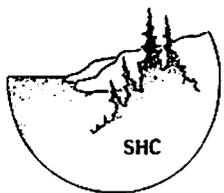


HISTOIRE

de Charlevoux



Médecins d'hier
et d'aujourd'hui



La Société d'histoire de Charlevoix

Le logo évoque les trois pays de Charlevoix, tels que perçus par Félix-Antoine Savard : la mer, la terre et la forêt.

Membres corporatifs (1 000\$ et plus)

Hydro-Québec

Power Corporation du Canada

Membres bienfaiteurs à vie (*1 000\$ à compter du 1^{er} janvier 2009)

Alarmes et Extincteurs Charlevoix	Marc DeBlois	Laurent Lafleur	Walter et Mary Schatz
Auberge La Maison Otis	Yolande et Pierre Dembowski	Paul et Rita Lafleur	Réjeanne Shechy
Auberge La Pinsonnière	Jean-Claude Dupont	Pierre Legault	Yolande Simard-Perrault
Yvon Bellemarre et Janine	Jean-Luc Dupuis	L'Héritage canadien du Québec	Rita Smookler-Simard
Tourville	Domaine Forget	Ghislaine Le Sauter	Huguette Tremblay
Johanne Bergeron	Fondation René-Richard	Xavier Maldague	Jean Tremblay
Jean-Pierre Bouchard	Abbé Bertrand Fournier	Municipalité de Notre-Dame-des-Monts	Louis Tremblay
Martin Brisson	Georges Fournier	Petites Franciscaines de Marie	Louis-Marie Tremblay et Yvette Froment
Janet C. Casey	Raymond Gariépy	Guy Paquet	Ville de Baie-Saint-Paul
Casino de Charlevoix	M. et Mme Leslie H. Gault	Municipalité de Saint-Hilarion	Ville de Clermont
Rémi Clark	Anne-Marie L'Abbé Groulx	André P. Plamondon	J.C. Roger Warren
Corporation municipale de l'Île-aux-Coudres	Léonard et Aurore Gauthier	Maurice Potvin	
Bruno Côté	Fernand Harvey	Gilles Poulin	
	Imprimerie de Charlevoix Inc.	Diane et Jean-François Sauvé	
	Fernand Labrie		

Membres bienfaiteurs (100\$ à 999\$)

Alimentation Lapointe et Frères	Marc Desmeules	MRC de Charlevoix	Denis Tourangeau
Auberge Relais Hautes-Gorges	Johanne Desrochers	André Maltais	Claude et Janine Tremblay
Rosaire Bertrand	Geneviève Dufour	René Martin	Martin Rochette
Léonce Brassard	Julien Dufour	André Morin	Cédulie Simard
Caisse populaire de La Malbaie	Hélène Gervais	Lyse Nantais-Godin	Claude St-Charles
Paul-André et Danielle Carpentier	Magella Girard	Gaston Ouellet	Benoît Warren
Françine Castonguay-Laurin	Clément Gravel	Hélène et Jean Pelletier*	
Antoine Desgagnés	Guy Le Rouzès	Claire Renaud-Tardif	

Membres de soutien (50\$ à 99\$)

Louis Asselin	Jacques Dufour, juge	Christian Harvey	Municipalité de Saint-Aimé-des-Lacs
Arthur Beaulieu	Jacques Dufour	Gaudias Harvey	Réal St-Laurent
Louis Bhêrer	Louis Dufour	Robert Harvey	Sébastien Thibeault
Bibliothèque Laure-Conan	Marcel Dufour	Viva Harvey	Daniel et Jeannine Tremblay
Madeleine Boies-Fortier	Simone Éthier-Clarke	Esther Jean	Carole Tremblay
Bernard Bouchard et Micheline Dufour	Louis-Philippe Filion	Lucille Lafond-Colombeau	Francis A. Tremblay
Guy Bouchard	Luc Filion	Claude Lapointe	Georges-Étienne Tremblay
Jean-Paul Boudraux	Rodolphe Forget	Fernand Lapointe	Gilles Tremblay
Lyne Brassard	Hélène Fortier	Réal Lapointe	Jean-Maurice Tremblay
Ulysse Brassard	Régis Gagnon	Robert Marcotte	Jean-Pierre Tremblay
Guy Bureau	Pierre Gaudreault	François Maltais	Marc-Adélar Tremblay
Nathalie Cayer et Vaughn Boies	Réal Gaudreault	André Michaud	Raymond Tremblay
Claude L. Casgrain	Léonce Gauthier	Réjane Michaud-Huot	Suzanne Tremblay-Bachand
Micheline et René Cayer	Janine Gauthier	Musée de Charlevoix	Guy Tremblay
Henri Chaperon	Pierre Gauthier	Georges Otis	André Trotier
Chapiteaux du monde	Réjeanne Gauthier	Laurent Ouellet	Gilles Turcotte
Marc Clotuche	Serge Gauthier	Jean-Denis et Marthe Paquet	Jean-Luc Turcotte
Martial Dassylva	Yvon et Élisabeth Gauthier	Odette Perron	Bernadette Veilleux
Germain Desmeules	Général Cable	Yvon Racine	Ville de La Malbaie
Claude Despains	Louissette Giroux	Lorraine Rochette	
Yvon Dubé	Raymond Guay	Lucien Roland	
	Claudette Harvey		

Revue d'histoire de Charlevoix

Numéro 61, Février 2009,
10\$ l'exemplaire

Abonnement : 30\$ par année /
4 numéros

Comité de rédaction :

Serge Gauthier, Christian Harvey et
Denis Fortier

Directeur de la revue :

Christian Harvey

Conseil d'administration de la

Société d'histoire de Charlevoix :

Serge Gauthier (Président), Denis
Fortier (Vice-président), Christian
Harvey (Secrétaire-trésorier), Hélène
Tremblay et Raymonde Simard
(Administratrices).

Membres honoraires :

Abbé
Bertrand Fournier et Guy Godin+

Directeur de la Société d'histoire de Charlevoix :

Serge Gauthier.

Archiviste responsable :

Christian Harvey.

Collaborateurs du présent numéro :

Christian Allen Drouin, Jean-Pierre
Bouchard, Bernard Desgagné,
Jean-Marie Desgagné, Denis Fortier,
Serge Gauthier, Christian Harvey,
Michel Leclerc et Roland R. Tremblay.

Couverture :

« La pharmacie » de
Blanche Bolduc. Collection privée.
Couvert 4 : « La visite du médecin »
d'Yvonne Bolduc. Collection privée.
Nous remercions Gilles Brown de la
Galerie d'art Clarence-Gagnon de
Baie-Saint-Paul pour sa collaboration.

Photos :

Christian Harvey.

Adresse postale de la Société d'histoire de Charlevoix :

Société d'histoire de Charlevoix C.P.
172, La Malbaie (Québec) G5A 1T7
Téléphone: (418) 665-8159
Courriel: shdc@sympatico.ca

Web: www.shistoirecharlevoix.com

La Société d'histoire de Charlevoix
est membre de la Fédération des
Sociétés d'histoire du Québec.

Les opinions émises dans le présent
numéro n'engagent que les auteurs
et pas le comité de rédaction de la
Revue d'histoire de Charlevoix ni la
Société d'histoire de Charlevoix.

Impression: Imprimerie Charlevoix.

Tous droits réservés, Société
d'histoire de Charlevoix, 2009.

Dépôt légal, 1^{er} trimestre 2009. ISSN
0829-2183

Port de retour garanti. Envoi de
publication. Enregistrement no.
0728039.

Médecins d'hier et d'aujourd'hui

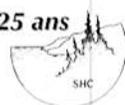
S'il est une profession qui a beaucoup changé ces dernières années c'est bien celle de la médecine. Depuis la venue de l'assurance-maladie au Québec, le rapport de proximité des médecins d'hier avec leur clientèle s'est transformé en une approche universelle des services ouverte à l'ensemble de la communauté. Mais qu'en est-il vraiment? Pour mieux comprendre cette évolution historique, nous avons voulu scruter l'histoire médicale de Charlevoix afin de percevoir plus clairement l'ampleur des changements survenus. Cela a produit un impressionnant numéro qui se veut un hommage aux médecins d'hier et d'aujourd'hui.

Le numéro débute par un article décrivant la situation générale avant la présence de médecins dans notre région. Christian Harvey brosse un tableau de l'histoire des médecins dans Charlevoix pour le 19^e et le 20^e siècle où se retrouvent les noms des médecins ayant exercé leur profession dans notre région depuis 1810 environ. Le docteur Jean-Pierre L. Bouchard (avec l'aide de Christian Allen Drouin) décrit l'histoire du Mal de la Baie Saint-Paul en plus d'offrir un autre article sur des médecins originaires de notre région mais ayant fait leur marque ailleurs. Michel Leclerc, fils du docteur Arthur Leclerc, présente une biographie de son père. Bernard et Jean-Marie Desgagné décrivent la pratique du docteur Jean-Robert Desgagné de Baie-Saint-Paul. Aussi Denis Fortier raconte sa carrière de pharmacien à La Malbaie, faisant ainsi place dans ce numéro à une profession qui fut longtemps une activité importante des médecins. C'est donc un numéro au contenu passionnant et vraiment inédit que nous vous invitons à parcourir.

Pour la réalisation de cet important numéro nous avons reçu l'appui empressé des docteurs Jean-Denis Paquet et Laurent Ouellet qui ont été nos parrains d'honneur afin d'effectuer des demandes d'appuis financiers en lien avec cette parution. Nous remercions aussi sincèrement les médecins ayant accepté de répondre à nos questions tant oralement que par écrit et aussi ceux et celles qui ont bien voulu contribuer financièrement en vue de la réalisation de ce beau projet. Il importe de souligner les tableaux des artistes Blanche et Yvonne Bolduc qui se retrouvent sur les couvertures avant et arrière du numéro et qui constituent de magnifiques évocations de l'histoire médicale régionale.

Ce numéro 61 de la *Revue d'histoire de Charlevoix* paraît au moment où la Société d'histoire s'appête à célébrer ses 25 années d'existence. En effet, c'est le 27 juin 1984 que fut fondée notre Société. Nous ne voulons pas laisser passer cet événement sans proposer une série d'activités commémoratives dont vous trouverez la description dans le programme joint au présent envoi de la Revue. Nous vous invitons à le consulter et aussi à participer à cette célébration dont vous êtes tous et toutes les partenaires car « **la Société d'histoire de Charlevoix c'est 25 d'histoire dans Charlevoix!** » Au plaisir de vous rencontrer au cours de cette année de fêtes et je vous souhaite une bonne lecture de ce numéro consacré aux médecins d'hier et d'aujourd'hui dans Charlevoix.

25 ans



Le Président de la Société d'histoire de Charlevoix,
SERGE GAUTHIER

TABLE DES MATIÈRES

Faits médicaux d'autrefois - Médecine populaire et empirique.....	2
Le Mal de la Baie Saint-Paul (1773-1791?) : une perspective moderne.....	5
Médecins d'hier et d'aujourd'hui dans Charlevoix -	
Le développement des pôles régionaux (1800-1900).....	9
Médecins de 1800 à 1900.....	13
La consolidation de la profession dans Charlevoix (1900-1970).....	15
Médecins de 1900 à 1970.....	18
Après l'assurance-maladie (1970-2009).....	21
Hommages et témoignages - Arthur Leclerc (1902-1979).....	23
Jean-Robert Desgagné (1919-1986).....	26
Échos de Charlevoix à la Faculté de Médecine de l'Université Laval (1957-2009).....	28
Souvenirs de médecins de Charlevoix.....	31
Médecins et pharmaciens -	
Pharmacien au Centre hospitalier Saint-Joseph de La Malbaie (1980-2003).....	34



Médecine populaire et empirique

Par Serge Gauthier

Disciples d'Esculape¹ et successeurs d'Hippocrate², les médecins d'aujourd'hui sont les héritiers d'une pratique puisant à des sources millénaires. Toutefois, dans Charlevoix, il a fallu bien du temps avant que des médecins s'apparentant à ceux que nous connaissons maintenant ne s'installent sur une base permanente. En effet, les résidants du territoire charlevoisien d'avant le 19^e siècle ne pouvaient pas compter sur la présence de médecins dans leur milieu. Une situation favorable à l'émergence de bien des pratiques et des procédés populaires ayant pu avoir leur efficacité à l'époque et qui semblent bel et bien disparus de nos jours. Toutefois, il peut être intéressant de se rappeler ce temps où la médecine populaire ou empirique était encore d'usage fréquent.

Médecine populaire et empirique

Il faut d'abord préciser certains concepts. Les médecins d'aujourd'hui sont tout autant des scientifiques formés de manière rigoureuse que des praticiens. Il n'en était pas ainsi autrefois où la médecine populaire ou empirique s'imposait davantage. Qu'est-ce donc que la médecine populaire sinon tout simplement une médecine provenant du peuple? Il s'agit ici de pratiques issues de connaissances empiriques s'appuyant sur des observations pas vraiment scientifiques et parfois même totalement invérifiables! La médecine populaire ou empirique n'est pas le domaine des médecins formés mais bien celui de praticiens prenant le nom de guérisseurs ou même simplement d'une personne ordinaire voulant guérir l'un de ses semblables d'un quelconque malaise. Ce geste de soigneur populaire — de nos jours interdit par la loi régissant la pratique médicale — a connu une longue tradition dans Charlevoix et l'histoire en retient encore quelques traces.

Notons d'abord que chez les guérisseurs on retrouve plusieurs spécialisations comme le ramancheur ou rebouteur qui soigne les os défaits, le guérisseur du secret

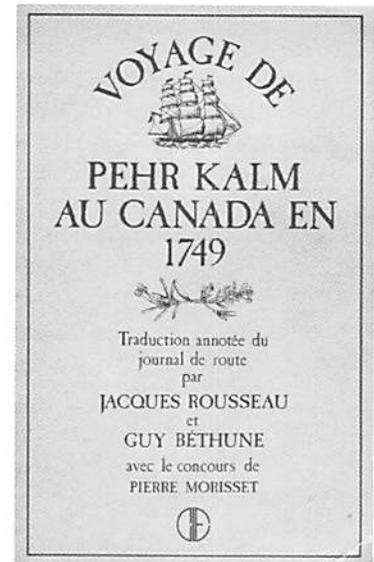
ou guérisseur mystique ayant recours à la prière religieuse, le magnétiseur se basant sur les théories du magnétisme développées par le médecin allemand Franz-Anton Mesmer (1734-1815), ou encore le simple soigneur ayant recours à la pharmacopée populaire et aux plantes notamment. Il y a aussi les sages-femmes qui assistent lors d'accouchements et dont l'expertise est même aujourd'hui reconnue sur une base professionnelle. On ne peut donc parler d'une médecine populaire dénuée de toute valeur réelle, bien que souvent ces pratiques suscitent aussi des dommages importants sur le plan de la santé de ceux et celles qui y recourent. Par ailleurs, en l'absence de médecins, ces procédés furent les seuls existants pour bien des Charlevoisiens d'hier et, de plus, plusieurs d'entre eux hésitent à aller chez le médecin après le 19^e siècle à cause des coûts financiers que cela amenait. Une situation sociale parfois difficile qui n'existe cependant plus après la réforme de l'assurance-maladie au Québec à compter de la décennie 1970.

La pharmacopée populaire : le passage du docteur Jean-François Gaultier et du botaniste suédois Pehr Kalm en 1749

Il faudrait faire un long traité afin de relever tous les secrets de la pharmacopée populaire dans Charlevoix



Pehr Kalm



et ailleurs. Qu'ils s'agissent des traditions amérindiennes ou encore des « remèdes de grand-mères » le sujet est vaste et mal connu. Nous nous contenterons donc d'évoquer la visite du botaniste suédois Pehr Kalm dans Charlevoix en 1749³ et qui était accompagné du docteur Jean-François Gaultier médecin du Roi, afin de retrouver des indications sur certaines plantes médicinales signalées alors par ces deux scientifiques d'hier.

Pehr Kalm (1716-1779) est un botaniste finlandais de langue suédoise. Disciple de Carl Von Linné (1707-1778), Kalm se rend en Nouvelle-France en 1749 dans le but de découvrir notamment la flore et la faune de cette contrée jusqu'alors peu connue des scientifiques européens. Il visite ainsi le secteur de Baie-Saint-Paul et des Éboulements et ses découvertes sont relevées dans son impressionnant récit de voyage. C'est Jean-François Gaultier (1708-1756), alors médecin du Roi et aussi grand amateur de botanique, qui se charge de guider Kalm en Nouvelle-France. Kalm nommera d'ailleurs une plante découverte lors de son séjour en reconnaissance à son ami le docteur Gaultier. Cette plante la *Gaultiera* est aussi connue sous le nom de *thé des bois*.

Le docteur Jean-François Gaultier est d'ailleurs très intéressé par la pharmacopée populaire comme en témoigne cet extrait :

« Médecine populaire, pharmacopée botanique et usage des bois retiennent son attention. Il contribue à populariser plusieurs productions végétales, pharmaceutiques ou autres, dont la capillaire et le thé des bois. Il compile avec intérêt le vocabulaire botanique canadien et prépare plusieurs mémoires, dont ceux sur le sucre d'érable... »⁴

Lors de leur passage à Baie-Saint-Paul, le docteur Gaultier et le botaniste Pehr Kalm notent particulièrement les sources sulfureuses du secteur de la rivière du Moulin à Baie-Saint-Paul et aussi aux Éboulements. Kalm précise que « les habitants de la région emploient cette eau contre les démangeaisons et la gale. » Le docteur Gaultier produira même quelques notes sur cette question dans un traité minéralogique sur l'usage médical des eaux sulfureuses de Baie-Saint-Paul et des Éboulements.

Kalm présente aussi dans son récit certaines plantes dont l'usage médical était connu à l'époque :

« *Bidens vulg.* Fol. Terant (*B. frondosa* L.). Cette plante pousse ici en assez grande abondance... On dit que sa feuille est un excellent remède contre les coups. On l'écrase et on en met le jus sur la blessure, ou encore on pose sur celle-ci les feuilles écrasées pleines de jus.

Merisier. Une espèce de bouleau; l'écorce est bonne ... on en fabrique une tisane que l'on boit.

Persicaria urens (*Polygonum Hydropiper* L.). Pousse ici en grande abondance sur les terres basses et humides. On écrase cette plante, que l'on pose sur un membre; bon remède pour le même mal.

Thuya (*Thuya occidentalis* L.). On boit une décoction de ses rameaux; bon remède...

Solidago vulgatis. amer. (probablement *S. canadensis* L. ou *S.*) Pousse partout ici en quantité extraordinaire. On en boit la décoction et l'on dit que c'est bon pour favoriser l'accouchement.

...*Convallarioe* (*Clitonia Borealis*). Elle pousse en abondance en forêt...ses feuilles ont un assez bon effet lorsqu'on en place à l'endroit d'une brûlure; elles sont également très bonnes pour les accouchées dont la poitrine est douloureuse; on en fait des applications à cet endroit pour lutter contre l'inflammation et contre la douleur »⁵

Kalm note aussi l'usage de la plaquebère (*Rubus chamaemorus* L.)⁶ qu'il ne retrouve pas dans la région de Baie-Saint-Paul mais qui abonde au Labrador selon lui et dont les propriétés médicinales contre le scorbut seraient reconnues.

Le voyage de Pehr Kalm et du Dr Gaultier à Baie-Saint-Paul et en Nouvelle-France en 1749 permet donc d'identifier de nombreuses plantes aux caractéristiques médicinales et il fait aussi avancer la science botanique. Toutefois, le botaniste Kalm se laisse aussi aller à une observation étonnante sur le plan médical mais néanmoins difficile à vérifier de nos jours :

« Une femme enceinte du village (Les Éboulements) va bientôt avoir ses 59 ans; elle n'a plus eu ses règles depuis 18 ans. L'année passée elle a eu la variole et maintenant la voilà enceinte et passablement grosse. Elle dit qu'elle se porte bien, qu'elle sent les mouvements de l'enfant; elle paraît bien portante et son mari vit encore. »⁷

Bien sûr, personne ne peut maintenant raconter la suite de cette étonnante histoire, mais le récit de voyage de Pehr Kalm et le travail scientifique du docteur Jean-François Gaultier demeurent même de nos jours une précieuse source de découvertes dans le domaine de la pharmacopée populaire.

Un cadre sanitaire difficile

Le trait le plus significatif du cadre sanitaire dans le Charlevoix du 18^e et du 19^e siècle est peut-être la question de l'hygiène. En effet, avant les découvertes du chimiste français Louis Pasteur (1822-1895) sur l'influence des microbes, les habitants de la région, comme un peu partout ailleurs, font peu de cas de la propreté et de l'hygiène. Par exemple, les familles mangent en général avec les mêmes assiettes et ustensiles sans nécessairement les nettoyer aussi régulièrement que nous le faisons de nos jours. Une maladie intrigante comme la Mal de la Baie Saint-Paul qui a sévi dans toute la région et dans tout le pays entre 1782 et 1796, identifiée comme étant le sibbens ou mal écossais⁸ a pu se propager davantage à cause du manque d'hygiène. Mais il y avait aussi les épidémies, les dévastations des récoltes et la famine qui créent une situation sanitaire souvent difficile.

Il est d'ailleurs intéressant de noter que la première station de quarantaine au pays daterait de 1721 et aurait été placée alors à l'île aux Coudres⁹. C'est que les grandes épidémies comme celle du choléra proviennent quelquefois de l'extérieur et les immigrants venus d'Europe le plus souvent en sont parfois victimes comme lors de celle du choléra qui a sévi très sévèrement autour de 1832 notamment. Mais à ce moment, la station de la quarantaine avait été placée à Grosse Île et non plus à l'île aux Coudres. Des épidémies de picote ou de variole sont aussi fréquentes dans les paroisses de Charlevoix au 19^e siècle. Des villages entiers sont alors décimés et de nombreux décès sont à déplorer. À Sainte-Agnès en 1877 la situation est vraiment dramatique :

« Nous soussignés Contribuables de la municipalité locale de Sainte-Agnès, vous prions par les présentes de vouloir bien vous réunir en une session générale aussitôt que pourra se faire et de prendre en considération la nomination par ledit conseil d'un bureau de santé ou d'avoir un moyen de protection contre le fléau de la Picote qui menace d'envahir Sainte-Agnès.

Sainte-Agnès ce 25 janvier 1877.

Sur cette requête il est ordonné et statué par règlement au dit conseil ce qui suit unanimement :

- 1^o : Qu'il soit établi un bureau de santé pour garantir les habitants de la paroisse contre les maladies contagieuses et en nommer les membres.
- 2^o : Que toutes les personnes qui auraient la picote ou autres maladies contagieuses ne devront pas sortir sur les chemins publics ou autre place publique avant quarante jours et de plus qu'elles doivent bien se nettoyer avant de sortir ou sinon elles seront passibles d'une amende de cinq piastres.
- 3^o : Que toutes les personnes qui entreront dans une maison où il y aura des maladies contagieuses sans nécessité encourra une pénalité de cinq shillings d'amende.
- 4^o : Que la corporation s'oblige de venir en aide à toutes les personnes dans les cas de nécessités suivant ce que les membres du bureau de santé en feront rapport au dit conseil.
- 5^o : Que les sieurs Alexis Gaudreault, Octave Jean Épiphanie Laforest soient nommés membres du bureau de santé.

François McNicoll, maire
Charles Savard, secrétaire-trésorier. »

Il ne faut pas négliger non plus la terrible épidémie de grippe espagnole de 1918 qui provoque un nombre impressionnant de décès dans la région¹⁰.

Mais, tout aussi inquiétantes, il y a de terribles destructions de récoltes qui provoquent de véritables famines au 19^e siècle. Notons simplement des fléaux terribles causés par des chenilles, des sauterelles ou des tourtes s'abattant sur les récoltes et qui en détruisent ainsi l'essentiel. S'ensuivent alors des périodes de famine qui dévastent diverses populations notamment à l'île aux Coudres tel que relatées par l'abbé Alexis Mailloux¹¹. Durant la crise des années 1930, la situation est si dramatique au niveau de la famine que l'on signale presque une extinction des orignaux dans le secteur de Saint-Siméon et de Sagard¹² parce que la chasse de cet animal permettant à bien des familles de survivre avait été trop importante. Très récemment encore, au début de la décennie 1950, on signale une grande sécheresse détruisant les récoltes et qui provoque une famine dans l'arrière-pays de Charlevoix. La vie n'est donc pas facile et dans ce contexte le recours aux médecins est souvent trop tardif laissant la misère économique et la maladie emporter les êtres les plus fragiles notamment les femmes et les enfants.

Les notions d'hygiène se développent néanmoins davantage au 20^e siècle grâce à l'apport des médecins. La présence d'hôpitaux dans la région va aussi aider à envisager le soin des maladies comme une nécessité et non comme un recours de dernière instance. L'hôpital n'est plus vu comme un lieu où l'on va « pour mourir » mais comme un service public accessible au plus grand nombre et où on peut consulter un médecin dès que le besoin s'en fait sentir. Toutefois, cette nouvelle réalité est récente et date surtout d'après la décennie 1960.

Médecins et ramancheurs : une dure rivalité

Les médecins québécois s'établissant en région surtout après 1854 -alors que la Faculté de Médecine de l'Université Laval commence à en former un nombre important- doivent nécessairement se confronter aux guérisseurs. Certains se discréditent eux-mêmes par le peu de

sérieux de leurs procédés mais d'autres et notamment les ramancheurs spécialisés dans le remplacement des os défaits connaissent encore du succès même après l'installation de médecins dans les villes et les villages de Charlevoix. Une dure rivalité confronte alors ces praticiens populaires que sont les ramancheurs aux médecins cherchant à établir leur clientèle et surtout à imposer dans la région une médecine basée sur des concepts reconnus scientifiquement.

L'attachement de la population aux ramancheurs se maintient grandement au 19^e et au 20^e siècle. Les médecins utilisent alors l'arme légale contre ces soigneurs du peuple qu'ils accusent de pratiquer illégalement la médecine. Des procès se produisent quelquefois. Certains tournent à la légende et deviennent des récits populaires bien connus :

« *Le ramancheur nous contait qu'il avait été en procès. Il a pris une chatte dans une boîte, puis il l'avait tout démanchée, il avait été au procès avec ça. Puis il l'avait toute ramanchée et la chatte est partie. La chatte était toute ramanchée, puis il l'envoie dehors. À son procès, ils lui ont dit ça : « On vous donne le permis de ramancher tant que vous voudrez...! Il avait fait ça devant le juge et les médecins qui voulaient lui faire payer une grosse amende. »*¹³

Cette histoire peu vraisemblable montre bien jusqu'à quel point la rivalité entre médecins et ramancheurs fut vive et aussi comment le rationnel est souvent peu présent dans cette curieuse bataille. Certains malades arguent que le plâtre vu alors comme un procédé moderne ne guérit pas aussi bien que les bandages d'éclisses de bois utilisés par les ramancheurs après le reboutement des os. Par ailleurs, les médecins font bien vite remarquer que de nombreuses personnes ont été mal soignées par des ramancheurs. De fait, cela peut facilement se vérifier par le nombre élevé d'infirmes que l'on retrouvait dans la société traditionnelle d'hier. Peu importe, la bataille est remportée par les médecins dont les procédés s'imposent au 20^e siècle en particulier faisant ainsi chuter le nombre de ramancheurs à presque rien de nos jours.

Faut-il croire que les ramancheurs sont maintenant disparus? Peut-être pas totalement. Toutefois, la plupart des praticiens des os se donnent aujourd'hui des formations plus autorisées comme la chiropratique ou la massothérapie par exemple. De même, les procédés naturels d'hier s'apparentant un peu à la pharmacopée populaire renaissent maintenant sous les traits d'une médecine dite « écologique ». Rien toutefois qui s'oppose aussi radicalement à une médecine moderne et scientifique comme la pratique des guérisseurs d'autrefois.

Se soigner d'hier à aujourd'hui

Tout a bien changé dans le monde médical d'aujourd'hui. Les médecins sont devenus responsables à part entière de dispenser les soins de santé. Faut-il pour cela croire que l'individu y a perdu sa propre liberté de se soigner et d'agir face à ses malaises et maladies? Peut-être bien un peu mais la responsabilité personnelle à ce sujet demeure pourtant. Toutefois, pour le mieux-être de la très grande majorité d'entre nous, la présence des médecins dans un milieu comme Charlevoix est désormais un apport essentiel et personne ne souhaite sans doute revenir « au bon vieux temps » en ce domaine.

¹ Esculape est le Dieu romain de la médecine.

On dit donc que les médecins sont des disciples d'Esculape.

² Hippocrate (460-377 avant Jésus-Christ) : médecin grec célèbre pour ses traités médicaux. Avant d'exercer les médecins prêtent le « serment d'Hippocrate »

³ Jacques Rousseau et Guy Béthune. *Voyage de Pehr Kalm au Canada en 1749*. Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, 1977. 674 p.

⁴ Bernard Boivin. *Dictionnaire biographique du Canada en ligne*, « [http : www.biographi.ca FR Jean-François Gauthier \(1708-1756\)](http://www.biographi.ca/FR/Jean-François_Gauthier_(1708-1756)) »

⁵ *Voyage de Pehr Kalm au Canada en 1749, op. cit.*, p. 366-367.

⁶ *Ibid.*, p. 378.

⁷ *Ibid.*, p. 355

⁸ Rénéald Lessard. *Le mal de la Baie Saint-Paul*.

Québec, CÉLAT, 1989. 107 p. Voir aussi un article à ce sujet dans le présent numéro qui apporte un nouvel éclairage sur la question.

⁹ Jacques Bernier. *La médecine au Québec*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1989. p. 38.

¹⁰ Léo Simard. *La petite histoire de Charlevoix*. La Malbaie, s.é., 1987. p. 270-277.

¹¹ Alexis Mailloux. *Histoire de l'île-aux-Coudres*. Montréal, Burland-Desbarats, 1879. p. 25-28.

¹² *Revue d'histoire de Charlevoix*, 40 (mai 2002) : 3

¹³ Serge Gauthier. *Les ramancheurs Boily au Québec*. La Malbaie, Éditions Charlevoix, 2007. p. 49.

Le Mal de la Baie Saint-Paul (1773-1791?) : une perspective moderne

Par Jean-Pierre L. Bouchard MD et Christian Allen Drouin MD

À l'été 1759, la ville de Québec est assiégée par les troupes anglaises et les habitations des premiers colons installés dans Charlevoix sont dévastées¹. La flotte cerne l'île aux Coudres dont les habitants sont réfugiés à Baie-Saint-Paul et participent à quelques escarmouches sur l'île et sur la côte. Au cours d'expéditions punitives les Anglais sous la direction de Gorham brûlent le village de Baie-Saint-Paul, sauf l'église toute neuve, construite en 1756. Un certain Malcolm Fraser accompagne Gorham et participe à l'expédition qui incendie la ferme de La Malbaie. Québec tombe aux mains des troupes anglaises le 13 septembre 1759: c'est la fin du régime français, qui sera confirmée par le traité de Paris en 1763. Sur la côte nord du fleuve, entre le Cap Tourmente et l'embouchure du Saguenay, c'est la misère. Par ailleurs, dès 1762, le Gouverneur James Murray a accordé à deux officiers écossais des seigneuries de chaque côté de la rivière Malbaie.

Tout est en place pour un des épisodes des plus curieux et controversés de l'histoire du Canada français. Il s'agit en fait d'une épidémie qui semble avoir pour source géographique la région de Charlevoix et qui est surtout connue sous le vocable de « Mal de la Baie Saint-Paul » (mais qu'on appelait aussi « Mal Bay » ou « mal des Eboulements ») et comme cause étiologique une infection apportée et transmise par les conquérants (et donc aussi appelée : mal anglais, mal allemand, mal écossais ou sibbens, du nom d'une maladie qui a sévi à partir des années 1650 sur les hauts plateaux d'Écosse). On le qualifiait aussi plus émotivement de vilain mal, de gros mal, etc. Cette épidémie qui allait durer une vingtaine d'années fait l'objet d'enquêtes, de rapports, de mandements des évêques à leurs curés (afin qu'ils déclarent les malades et voient à leur traitement) au 18^e siècle, et de nombreuses publications historiques aux 19^e et 20^e siècles² qui citent les mêmes sources et rapportent souvent les mêmes erreurs. La seule étude moderne et complète sur cette épidémie a été publiée par Rénauld Lessard³ en 1989, soit près de 200 ans après la disparition un peu mystérieuse du Mal

de la Baie Saint-Paul. Pour l'analyse des faits et dates, incertitudes, contradictions et controverses, nous nous en tiendrons à ce travail académique. Pour préciser l'étiologie probable du mal, nous nous référons à l'inféctiologie moderne, après Pasteur (1822-1895) et la découverte du *tréponème* par Schaudinn et Hoffmann (1905). Mais il s'agit plutôt ici d'un rappel historique qui vise à mettre en évidence le rôle involontaire qu'a joué la région de Charlevoix dans l'organisation des soins de santé au Canada.

Une autre épidémie, mais pas comme les autres.

Les épidémies de variole et de typhus se succédaient régulièrement et prenaient un lourd tribut chez les enfants, les vieillards et même la population active de la colonie française. Typiquement, leur éclosion était rapide, le « zénith » atteint en quelques mois et la durée limitée à quelques mois ou années. Le Mal de la Baie Saint-Paul semble s'être installé et répandu plus lentement, à partir de 1773 ou 1774. Les relations de cette époque font état « d'un marin écossais qui avait fait naufrage », ou « du capitaine d'un vaisseau écossais » ou encore « de soldats écossais » (du 78^e régiment des Fraser Highlanders?) qui y aurait passé l'hiver à Baie-Saint-Paul et qui serai(en)t à l'origine de ce mal. Un aide-chirurgien militaire, John Stephen Dan, est envoyé à Baie-Saint-Paul dès le printemps de 1775 et traite plusieurs cas avant d'être rappelé. Il est suivi d'un autre assistant militaire, William Menzie, qui aurait amené quelques cas à l'hôpital militaire de Québec. Mais c'est surtout Philippe-Louis-François Badelard, un médecin-chirurgien français établi à Québec en 1757, qui s'occupera à traiter les personnes atteintes à Baie-Saint-Paul jusqu'en 1782. Il réside à Québec, mais il fonde un petit hôpital à Baie-Saint-Paul où il est secondé pendant deux ans et demi (1780-1782) par un autre chirurgien français, François-Michel Suzor de Bièvre. Ailleurs dans la colonie, dès 1777 on note que le mal s'étend aux campagnes près de Montréal, surtout après la guerre contre les Américains. En 1782 on en rapporte des cas un peu partout dans les campagnes, mais pas dans les villes, ni

chez les royalistes des Cantons de l'Est et du Haut-Canada (Ontario).

Description de la maladie, dans la Gazette de Québec du 28 juillet 1784, par le docteur Philippe-Louis-François Badelard



Philippe-Louis-François Badelard

« Les symptômes en sont univoques, si certains qu'on ne peut se tromper. Elle commence, chez tous les sujets, de toutes constitutions, de tout âge, toujours par un mal de gorge, une sécheresse. Un enrouement et une inflammation de la voûte du palais, des amygdales, de la luette, qui s'ulcère et qui est bientôt emportée; par une difficulté, une douleur à avaler des aliments solides et qui le sont d'autant plus que les glandes de la bouche sont obstruées et ne fonctionnent plus; par des ulcères blancs et calleux aux côtés de la langue; par des pustules plates et écailleuses à la racine des cheveux et au front; par les mêmes pustules ulcérées au périnée et aux parties qui les avoisinent dans les hommes et à toutes celles qui occupent la même région dans les femmes. Voilà les premiers symptômes. Ceux qui les suivent rapidement et qui marquent le second temps de la maladie sont les douleurs aiguës et continuelles dans les articulations; un mal-être universel et une lassitude qui tient les malades dans une inertie invincible. »

« La dernière période de la maladie est marquée par le gonflement douloureux du périoste; par des exostoses naissantes;

par la carie des lames spongieuses et des cartilages du nez. » À ces observations il faut ajouter celles, tout aussi précises, du docteur Robert Jones de Montréal qui confirme la description de Badelard et souligne en plus:

- 1) que les faibles et les femmes sont plus touchés
- 2) que la fièvre est présente : faible au début, importante parfois plus tard
- 3) que certains n'ont aucune douleur, même avec la destruction de la luette et des amygdales
- 4) que les ulcères sur les parties génitales sont rares.

Le docteur Jones fut l'un des plus éminents praticiens à contester la nature vénérienne de la maladie. Il tente ainsi de la définir : « ...une infection agressive qui atteint généralement les surfaces des parties où il n'y a pas d'épiderme pour empêcher son éruption, communicable par contact, parfois par inhalation, souvent par ni l'un ni l'autre. » Enfin, il ajoute qu'il préfère aux théories spéculatives sur l'origine de la maladie, employer son temps à soulager un malade plutôt qu'à chercher comment 500 cas l'ont attrapé! Il semble aujourd'hui un des seuls à avoir raison sur le Mal de la Baie Saint-Paul, mais en 1785, il n'était pas mûr pour la médecine sociale et préventive!

Bien que Badelard et plusieurs assistant-chirurgiens aient déjà soigné de nombreux cas et fondé un petit hôpital pour le traitement de cette maladie, le lieutenant-gouverneur Hamilton en 1785 charge plutôt le chirurgien militaire James Bowman, « de faire le tour des paroisses et de distribuer des remèdes, donner des conseils et établir une liste des personnes infectées ». On peut considérer cette initiative comme le premier registre de maladie au Canada. Cependant, les bases scientifiques de l'épidémiologie n'étant pas encore connues, on croit que toutes sortes de biais ont faussé cette liste. En effet, plusieurs contemporains et d'autres auteurs par la suite croient que Bowman a gonflé le nombre de malades parce qu'il était payé à l'unité par le gouvernement! On rapporte aussi que Bowman aurait vu et enregistré « plus de 500 cas en 24 heures en deux endroits différents séparés par plusieurs lieues de distance ». Si un malade était identifié dans une demeure, il comptait tous les habitants comme

atteints et recommandait le traitement pour tous. Et dans toutes les paroisses, ce sont les curés qui sont recrutés pour faire la liste et assurer le suivi du traitement! Enfin, en 1786 le docteur Bowman poursuit le gouvernement pour obtenir paiement et il meurt en 1787 sans avoir obtenu gain de cause et la plupart de ses notes sont introuvables.

Le traitement proposé

Il semble bien que le traitement de cette affection ait rapidement fait l'unanimité, et ce dès les premières années. Il n'y avait guère de remèdes chez les apothicaires et les médecins au 18^e siècle, et la croyance généralement répandue qu'il s'agissait d'une maladie vénérienne a cautionné l'emploi du mercure sous toutes ses formes. Ce traitement était toxique et provoquait après quelques jours une salivation excessive, une gingivite, la perte des dents, une intoxication intestinale et rénale, etc. Mais il est possible que le micro-organisme responsable du mal ait été plus sensible que son hôte à l'effet toxique du mercure.

Pour les intéressés, voici la recette: « ... ce qu'il y a de certain, c'est que toutes les préparations mercurielles guérissent sûrement cette maladie dans tous les sujets où le mal n'est pas invétéré et où il n'a pas subjugué la nature. J'ai fait prendre à la plus forte dose et avec le plus grand succès possible le sublimé corrosif à des malades de tout âge et de tout état de la maladie, ceux sur qui j'ai pu tenir l'œil et la main ont tous été guéris... »

« J'ai observé que tous les malades sur qui la salivation a pu prendre ont été guéris sûrement et sans retour. Tous les malades qui ont pu vaincre le dégoût du remède et le porter suivant la direction jusqu'à 20 à 25 jours, quoiqu'il n'ait salivé, ont été guéris même au dernier degré de la maladie. »

« Je ne prétends point infirmer les méthodes de personne, puisque je crois que toute préparation mercurielle peut guérir cette maladie. Je me suis servi moi-même de frictions dans les sujets où j'ai cru connaître une débilité d'entrailles, et j'ai également bien réussi ». Suivent plusieurs façons de préparer et diluer le mercure avec des tisanes et du lait, de même que de savantes combinaisons de bains et de purgations...!

Effets secondaires du traitement

« Les accidents qui peuvent arriver sont la salivation abondante, mais c'est une sûreté de guérison. Il faut que dès que la salivation se montre, par l'inflammation de la bouche, cesser le remède au bout de deux jours; de même si la diarrhée prenait trop vivement. Il arrive aussi quelquefois des coliques et un flux d'urine, alors il faut cesser pour quelques jours et purger avec de la rhubarbe. »

On rapporte que pour certains les séquelles du traitement (cécité, perte des dents, etc.) étaient pires que le mal!

Un essai de classification moderne

Plus de 235 années se sont écoulées depuis le début de l'épidémie qui a sévi sur une grande partie du territoire québécois après la Conquête et qui porte le nom de Mal de la Baie Saint-Paul. Une analyse plus moderne permet d'en confirmer la cause. Il s'agit selon toute vraisemblance (mais il n'y a pas de preuve scientifique, comme seule pourrait en apporter un médecin légiste!) d'une infection bactérienne, une tréponématose non vénérienne. De ce que l'on sait aujourd'hui des maladies vénériennes, leur apparition lente, sournoise et progressive, de même que la difficulté de les guérir ne semble pas correspondre à cette courte épidémie. Il a aussi été souligné que d'habitude les maladies vénériennes s'attaquent plus aux citadins qu'aux gens des campagnes, comme ce fût ici le cas. Enfin, plusieurs observateurs de l'époque ont souligné l'absence de transmission par le commerce du sexe.

La nature des lésions observées et si bien décrites permet à quiconque de consulter un traité de médecine interne ou d'infectiologie pour y trouver plusieurs syndromes semblables causés par des virus entérocoques ou des coxsakies (herpangine; « hand-foot-and-mouth disease ») pour des infections aiguës, mais aussi dans des infections plus chroniques, bactériennes ou parasitaires, qui se déroulent souvent en plusieurs phases. Des lésions destructives au niveau des muqueuses de la bouche, de l'anus, de la vulve et du pénis, sont aussi rencontrées dans les vasculites (comme le lupus) et les réactions

allergiques (syndrome de Stevens-Johnson). Elles s'accompagnent aussi de tuméfactions et de destructions osseuses non seulement dans les trépanomatoses, mais aussi dans la lèpre (bacille de Hansen). C'est d'ailleurs ce que nous apprend la romancière et anthropologue Kathy Reichs dans son dernier roman « Terreur à Tracadie » (Robert Laffont, 2008)!

Mais à Baie-Saint-Paul et ailleurs au Québec, avec l'hygiène et les conditions de vie particulièrement difficiles d'après la Conquête, avec la proximité des Écossais qui, nombreux, s'installent dans le pays conquis (le 78^e régiment des Highlanders de Malcolm Fraser est démobilisé après la Conquête, mais se reforme et s'appelle le 84^e régiment « Highlanders Emigrants » pour la campagne de 1775-77), la table est mise pour l'éclosion de l'épidémie. Il est tout aussi probable que, connaissant les difficultés de déplacement des petites gens, plusieurs autres foyers indépendants d'infection se sont déclarés sur la rive sud du Saint-Laurent, dans Bellechasse et la vallée du Richelieu, grâce à la mobilité des troupes. Enfin, devant la distribution plus importante des cas dans certaines régions rurales « occupées » par les troupes, un consensus s'impose sur l'hypothèse d'une exposition multicentrique au *sibbens*, une tréponématose « endémique » dans ces temps-là en Écosse et qui s'est comportée en « épidémie » au Québec. On a identifié plusieurs exemples d'éclosion de tréponématoses dans certaines régions du globe aux cours des derniers siècles¹, dont la dernière en Yougoslavie en 1945. Il existe aussi plusieurs foyers endémiques chroniques sous les tropiques, où le vecteur est probablement une mouche, comme le Pian en Amérique centrale et le Bejel dans la péninsule arabique.

L'effet Gaumond

Le docteur Émile Gaumond, professeur de dermatologie et de syphilographie à l'Université Laval, publie en 1942 dans le Laval Médical² un mémoire de 40 pages intitulé « Histoire de la médecine : la syphilis au Canada français hier et aujourd'hui ». C'est dans ce document qu'il aborde, d'abord de façon critique, le Mal de la Baie Saint-Paul, après avoir revu les principaux documents des archives locales. Aux archives de l'Hôtel-Dieu de Québec, il recherche des

Localités les plus touchées par le mal en 1785

	I	II	III	IV
1. Baie-Saint-Paul		295	966	30,5
2. Yamaska		228	1011	22,6
3. Saint-Henri-de-Mascouche		190	973	19,5
4. Petite-Rivière-Saint-François		33	185	17,8
5. Saint-Charles (Richelieu)		150	862	17,4
6. Repentigny		140	854	16,4
7. Berthier		248	1608	15,4
8. Saint-Antoine-de-Tilly		96	690	13,9
9. Saint-Ours		163	1263	12,9
10. Saint-Jean-Port-Joli		72	579	12,4
11. Saint-Cuthbert		135	1136	11,9
12. Saint-Sulpice		65	628	10,4
13. Saint-Charles et Saint-Gervais		231	2301	10,1
14. Deschambault		70	698	10,0
15. Eboulements		39	395	9,9

Symboles :

- I : Noms des paroisses les plus affectées d'après le rapport de Bowman du 20 oct. 1785, ANC, RG4, B43, vol. 1, p. 153-159, 405-411.
- II : Nombre de personnes ayant à subir le traitement d'après le rapport de Bowman de 1785.
- III : Population d'après le recensement de 1784, BL, Add. MSS 21885, f. 257r-264v.
- IV : Pourcentage de la population ayant à subir le traitement.

Tableau extrait de : Rénald Lessard, *Le Mal de la Baie Saint-Paul*, p. 18

signes laissés par cette maladie (registre d'admission des patients, liste d'achat de remède) et n'en trouve pas de trace, à son étonnement. Il faut dire que cette période est difficile à l'Hôtel-Dieu : l'hôpital a été rasé par le feu en 1755 et les deux salles attenantes au Monastère qui ont été aménagées pour recevoir des malades sont réquisitionnées en 1759 pour héberger des troupes anglaises jusqu'en 1784! Il note fort à propos qu'il n'y a pas eu d'augmentation du taux de mortalité dans les diverses régions affectées. Ce fait a été récemment confirmé en vérifiant les registres de la paroisse de Baie-Saint-Paul et une « Compilation des décès de l'Hôpital Hôtel-Dieu de Québec, de 1636 à 1800 ». Mais comme il se range du côté de l'étiologie syphilitique, sans établir de véritable diagnostic différentiel, son opinion cautionnera pour encore plusieurs décennies la thèse de plusieurs cliniciens de la fin du 18^e siècle.

Pire encore, le docteur Gaumond pour donner du poids à cette thèse, verse dans les ragots! Il fait remonter la fondation de l'Hospice Sainte-Anne par le curé Ambroise-Martial Fafard en novembre 1889, cent ans après l'évanescence de l'épidémie, à d'hypothétiques séquelles encore présentes dans la population de Baie-Saint-Paul. Pourtant, la relation de la fondation démontre que ce n'était qu'un foyer pour vieillards pauvres: c'est dans un logis que le curé avait payé de sa

poche, que deux charitables demoiselles, à peine plus jeunes qu'eux, prenaient soins de six pauvres vieilles et trois vieux, dont l'un avec son fils infirme. « Et au cours du premier hiver, deux familles, peu nombreuses heureusement, à garder comme locataires.... », rapporte l'auteure de l'histoire de la congrégation des Petites Franciscaines de Marie³. Quelques années plus tard le Curé Fafard et ses Petites Franciscaines durent accepter, pour assurer la pérennité de leur œuvre, le transfert de « centaines d'infirmités et d'arriérés » (pour 50\$ par année) provenant principalement des « hôpitaux d'aliénés » Saint-Michel-Archange (Québec) et Saint-Jean-de-Dieu (Montréal).

Importance et conséquences de l'épidémie

Le Mal de la Baie Saint-Paul disparut en moins de vingt ans sans laisser de trace dans la population. Pourtant, des alarmistes avaient prédit à Montréal en 1783 « la fin de la race... ». Si on en croit les chiffres de Bowman, plus de 5000 personnes étaient atteintes (ou à risque, dans la même maisonnée) en 1785, au plus fort de l'épidémie. On parle ici de 5% de la population (d'environ 120 000) du Canada, mais des observateurs sérieux de la fin des années 1780 prétendent à beaucoup moins, peut-être 1 à 2%. En fait, en 1785 le plus grand nombre de cas se trouvaient dans les

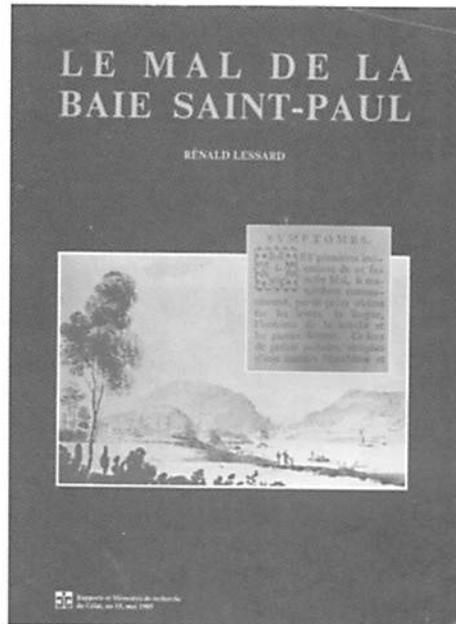
campagnes environnantes de Montréal : à Berthier (248), Yamaska (228 patients), Mascouche (190), Boucherville, et la vallée du Richelieu. On n'en retrouve pratiquement pas dans la vallée du Saint-Laurent en bas de la Pointe-du-Lac (y compris à Québec, à l'île d'Orléans, et sur la Côte de Beaupré). Dans la vieille population de Charlevoix comprenant Baie-Saint-Paul, Petite-Rivière-Saint-François et Les Éboulements qui comptait alors 1546 âmes (au recensement de 1784), on rapporte 367 atteints (et/ou à risque) pour un pourcentage de 23%. C'est le plus élevé de toute la colonie! Mais comme tout ce beau monde guérissait intégralement à n'importe quel stade de la maladie en prenant n'importe quelle dose de mercure pendant n'importe quel temps, avec ou sans purgation, il faut se demander si ces chiffres sont réels. De plus, les meilleurs rapports sur cette maladie ont été fournis par les curés, tels que requis par les évêques et le gouvernement, sauf pour quelques paroisses, dont Baie-Saint-Paul!

Une explication inédite nous est fournie, en rétrospective, par les observations de l'abbé Jean-Paul Tremblay⁷ sur les curés qui se sont succédés après la mise à la retraite en 1770 de Messire Chaumont, vénérable curé de Baie-Saint-Paul et des villages environnants après 30 ans de service. Pour trois ans, il n'y a pas de curé résidant à Baie-Saint-Paul. À l'automne 1773 (au moment où le Mal s'installe?) on nomme un jeune curé qui doit couvrir tout le territoire (incluant cette fois La Malbaie) et qui meurt à la tâche à l'âge de 30 ans en 1780. Le remplaçant est l'abbé Pierre-Prisque Gagnon qui « se révéla vite une personne de caractère difficile et bientôt ses entêtements eurent rebuté tout le monde... À la suite d'une mésentente avec son évêque, il donna sa démission de la cure de la Baie-Saint-Paul... il se retira dans une petite maison près de l'église et y vécut en ermite inabordable... tout le reste de sa vie, c'est-à-dire plus de 60 ans (1786-1848) ». Et voilà pourquoi il n'y a pas de rapport détaillé pour l'« épïcêtre » de cette épidémie, Baie-Saint-Paul!

La réforme du système de santé

Mais la conséquence la plus importante de cette épidémie vient de ce qu'elle a

alerté les nouveaux dirigeants anglais et qu'elle a forcé une réorganisation complète du système de santé. Après la Conquête, les lois françaises touchant la gouvernance des médecins sont devenues caduques. De plus, le gouvernement en place a confié aux chirurgiens militaires britanniques le soin de juguler



l'épidémie, en ignorant complètement les médecins français et les nombreux chirurgiens allemands démobilisés après la Conquête. Comme le souligne Lessard⁸ « lutter efficacement contre une épidémie présuppose l'existence d'un corps médical bien organisé dont les membres sont à la fois nombreux, bien distribués géographiquement et compétents », ce qui n'est pas le cas pour la période qui nous intéresse.

En Europe, à cette époque, on reconnaissait trois types de praticiens : les médecins, de formation universitaire sont au sommet de la hiérarchie, mais ils sont peu nombreux; les chirurgiens forment un groupe moins prestigieux, leur formation se fait auprès d'un maître et ils s'occupent surtout des blessures et des maladies externes, mais leur statut s'améliore rapidement en même temps que les techniques chirurgicales; et finalement les apothicaires, qui sont plutôt considérés comme des commerçants. Les aides-chirurgiens qui sont d'abord envoyés à Baie-Saint-Paul sont donc des apprentis-chirurgiens.

C'est surtout au niveau de la profession

médicale que les changements apportés suite à cette épidémie seront les plus importants. La preuve d'une formation adéquate et un examen devant un comité de sommités médicales sont devenus obligatoires pour la pratique de la médecine au Canada suite à l'ordonnance du 30 avril 1788. Ces premières démarches allaient aboutir à une professionnalisation accrue de la médecine et plus tard à la création du Collège des Médecins et Chirurgiens du Bas-Canada en 1847.

Et c'est ainsi qu'une tréponématose endémique, héritée des conquérants, devenue épidémique et limitée dans le temps, s'est avérée un stimulus efficace pour l'organisation des soins de santé de toute la province depuis plus de 200 ans! Les documents de l'époque démontrent aussi que Baie-Saint-Paul a associé son nom à la première publication médicale au Canada par le docteur Philippe-Louis-François Badelard dans la Gazette de Québec en 1784 et à la première enquête épidémiologique par le docteur James Bowman en 1785-1786.

¹ Jean-Paul Tremblay. *Tout un été de guerre : La conquête anglaise vue de la Baie Saint-Paul (1735-1785)*. Société d'histoire de Charlevoix, 1986. 116 p.

² Maude E. Abbot. *History of medicine in the province of Quebec*. Toronto, Macmillan, 1931. 97 p.; Charles-Marie Boissonnault. *Histoire de la Faculté de médecine de Laval*. Québec, 1953. Les Presses de l'Université Laval. 438 p.; Édouard Desjardins. *Le Mal de la Baie Saint-Paul*. L'Union Médicale du Canada, 1973; 102 : 2148-2152.; John J. Heagerty. *Four centuries of medical history in Canada*. Vol. 1, Chapitre VII : *Mal de la Baie St.-Paul (Mal de Mal Baie)*, p. 131-160. Toronto, Macmillan, 1928. 2 volumes.; Serge Gauthier et coll. *Bibliographie de Charlevoix*. IQRC 1984, p. 124-126 (22 références).

³ Rénald Lessard. *Le Mal de la Baie Saint-Paul*. Rapport et Mémoires de recherche du Célet, no 15, mai 1989. Université Laval. 107 p. (Bibliographie complète : 12 pages).

⁴ Peter Jebreen. *Was St-Paul Bay Disease endemic syphilis? Thèse de Maîtrise ès Arts*, McMaster University, Hamilton, Ontario. Septembre 2001 : 131 pages.

⁵ Émile Gaumond. *La syphilis au Canada français. Hier et aujourd'hui*. Laval Médical, 1942; 7 : 25-65.

⁶ Marie-Michel Archange p.f.m (Sœur). *Par ce signe tu vivras*. Histoire de la Congrégation des Petites Franciscaines de Marie (1889-1955). Baie-Saint-Paul, 1955. 539 pages. (Fondation de l'Hospice Sainte-Anne, à Baie-Saint-Paul, pages 150-159).

⁷ Tremblay, *Ibid.*,

⁸ Lessard, *Ibid.*,



Au 19^e siècle, la vallée du Saint-Laurent voit l'émergence un peu partout sur son territoire de nombreux « espaces villageois »¹. Autour du clocher paroissial, apparaissent alors des vitrines de marchands généraux, de petites industries locales, des boutiques d'artisans et bientôt des bureaux de professionnels qui, avec l'essor de la population, croient en la possibilité de vivre décentement hors du cadre de la seule activité agricole. C'est à cette époque que s'amorce véritablement, en parallèle à la constitution d'un corps professionnel, l'arrivée des médecins dans les campagnes québécoises. Ce phénomène, bien documenté, correspond-il au cas de la région de Charlevoix?

À cet effet, il n'existe, outre quelques études à caractère biographique, aucun portrait d'ensemble de la pratique médicale dans Charlevoix au 19^e siècle. On chercherait en vain un registre complet venant comme par magie nous informer rapidement sur cette question. Pour combler ce vide sur le plan des sources, nous avons réalisé un repérage des noms et des dates approximatives de pratique dans Charlevoix des médecins au 19^e siècle². Ces résultats viennent éclairer des pans méconnus de la vie régionale de l'année 1800 à 1900.

La constitution d'un corps médical au Québec (1788-1847)

Si l'on peut noter la présence de médecins dès la Nouvelle-France, principalement à Québec et Montréal, il faut attendre en 1788 pour qu'une première véritable législation vienne encadrer la pratique au Québec. Le gouverneur de la colonie, suite à la recommandation favorable d'un administrateur de l'un des deux bureaux d'examineurs (nommés par lui), accorde la permission d'exercice dans la colonie³. Dans ce contexte, les médecins militaires d'origine britannique occupent une place privilégiée notamment auprès des clientèles urbaines fortunées⁴.

Face à cette situation, les médecins civils francophones revendiquent bientôt une place accrue dans la sélection des effectifs et la création d'une faculté de médecine, car le Québec ne dispose toujours pas de collèges francophones pour former ses médecins⁵. Afin de satisfaire aux exigences, l'aspirant doit suivre un apprentissage auprès d'un docteur dûment reconnu ou poursuivre une formation aux États-Unis ou en Grande-Bretagne. La loi de 1831 vient, du moins en partie, répondre à ces revendications. Cette année-là, les bureaux d'examineurs deviennent véritablement électifs et la place des médecins civils francophones possède une meilleure assise.

En 1847, la formation du Collège des médecins marque sans doute l'étape la plus importante dans l'histoire de la profession au Québec car « le gouverneur donnait implicitement, pour la première fois, le pouvoir à l'assemblée des médecins de régir non seulement les études, mais aussi l'accès à la profession.⁶ » L'autonomie du corps médical par rapport aux autorités civiles se confirme et s'accroît même au fil des années.

À la même époque, en 1843, l'École de médecine et de chirurgie de Montréal (incorporée en 1845) et, en 1848, l'École de médecine de Québec (incorporée en 1845, affiliée à l'Université Laval en 1854) offrent une formation universitaire aux futurs médecins. Mais la carrière des médecins au 19^e siècle s'apparente peu à celle du praticien moderne.

La vie difficile du médecin de campagne

Au début du 19^e siècle, parmi les professions libérales, la carrière de médecin demeure souvent moins attrayante que le droit ou le notariat car la pratique s'avère moins lucrative. En 1834, sur 34 étudiants en terminal au Séminaire de Québec, seulement 2 choisissent la médecine⁷. C'est ainsi que les membres

de la petite élite (artisans, marchands, professionnels) et de la bourgeoisie préfèrent embrasser la carrière d'avocat ou de notaire.

Nous sommes encore bien loin d'un système de santé public. Comme les autres professionnels, le médecin doit se constituer une clientèle stable qui le rétribuera pour les services qu'il lui rend; la plupart des praticiens préfèrent ainsi s'installer dans les grandes villes où le nombre des clients potentiels – et espérons-le un peu fortunés – est plus élevé. Malgré tout, les médecins du 19^e siècle doivent bien souvent cumuler des revenus tirés d'autres activités, notamment dans le commerce, pour joindre les deux bouts. Dans le cas du monde rural, il faut faire face à des « pratiques concurrentes »:

« Les charlatans sont nombreux et accaparent les clientèles, de sorte que les médecins ont de la difficulté à survivre à la campagne. Les jeunes praticiens refusent d'aller s'y installer et restent en ville, alors que le nombre de médecins y est déjà élevé.⁸ »

Mais avec la hausse de la population et le développement de l'espace villageois, il y a possibilité de se développer une clientèle dans les gros villages des campagnes québécoises. Un « poste » s'ouvre qu'un médecin peut venir combler ou, du moins, tester les possibilités.

Le développement des pôles régionaux dans Charlevoix

Au début du 19^e siècle dans Charlevoix, ce sont les villages de Baie-Saint-Paul et de La Malbaie qui se « distinguent non seulement par leur poids démographique, mais aussi par le fait qu'ils sont l'un et l'autre à la tête d'un réseau de villages et qu'ils vont marquer le milieu social, économique et institutionnel.⁹ » Du nombre, nous pouvons y ajouter le cas un peu particulier du village de Les Éboulements qui possède un poids démographique et institutionnel

particulier, du moins pour le 19^e siècle. Le premier professionnel à s'installer dans ces localités est, sans trop de surprise, un notaire. La présence de ce dernier demeure essentielle afin d'assurer un contrôle de l'État sur les multiples transactions mobilières et immobilières.

Le village de Baie-Saint-Paul accueille, à partir de 1768, le notaire Jean Néron suivi par François Sasseville, arrivé en août 1801¹⁰. Isidore Lévesque s'installe en 1806 aux Éboulements avant même que le village de La Malbaie, pour sa part, attire un premier notaire, Charles Chiniquy, en 1813. La situation peut sembler étrange mais s'explique bien simplement : l'occupation de ce site de peuplement s'est amorcé uniquement après la Conquête, principalement à partir de 1764. La croissance sera malgré tout spectaculaire par la suite.

Peu de temps après, ce sont ces trois localités qui accueilleront les premiers médecins à exercer dans Charlevoix.

Des « postes » à pourvoir

De 1800 à 1900, nous avons pu répertorier la présence de 25 médecins dans la région : 5 à Baie-Saint-Paul, 11 à La Malbaie, 6 aux Éboulements; 2 ont pratiqué à la fois à Baie-Saint-Paul et La Malbaie; 1 aux Éboulements et La Malbaie. Pour comprendre les transformations vécues au fil des décennies, il faut s'imaginer des « postes » virtuels à combler.

Aucune institution ou individu ne se charge de ce travail. Il s'agit plutôt pour nous, comme dirait Pierre Bourdieu¹¹, de réaliser une analyse pratique de l'expérience vécue sur le terrain. Un premier médecin vient s'installer dans un village; il vient tâter le terrain. Si les conditions locales lui plaisent, il demeure sur place. Lorsqu'il est devenu malade ou qu'il décède, le bruit court, dans un espace géographique précis, qu'il faudrait un nouveau médecin sur place. Puis, avec le temps, la présence d'un ou d'autres docteurs se fait sentir. Le tout compose une histoire dont nous avons voulu ici reconstruire les contours. Les dates indiquées sont pour la plupart approximatives car recomposées à partir de toute une série d'indices.

À Baie-Saint-Paul, la stabilité

Au cours de cette période, un mot qualifie à merveille la pratique des médecins à la Baie-Saint-Paul : la stabilité. Le village semble combler les aspirations de ces professionnels venus s'y établir, la preuve en est la durée de leur pratique dans la localité.

Le premier médecin à s'installer en permanence à Baie-Saint-Paul se nomme René Bédard. Originaire de la paroisse Notre-Dame à Québec, on retrouve une première trace de sa présence dans le recensement nominatif de 1831. En 1846, un nouveau médecin, Édouard Boudreau, vient combler un deuxième poste à Baie-Saint-Paul, après un cours passage à La Malbaie. Ce duo se maintient jusqu'à leurs décès respectifs survenus en 1876 et 1873. Ils reçoivent toutefois l'assistance à partir de 1866 - l'âge et la maladie se faisant sentir - d'un troisième médecin celui-là d'origine irlandaise, John Edward Fitzpatrick, venu à Baie-Saint-Paul après un court laps de temps à La Malbaie.

Les deux vieux médecins décédés, Alfred Simard et Charles-Herménégilde Clément viennent occuper leurs « postes » vers 1876. En 1882, John Fitzpatrick quitte Baie-Saint-Paul pour aller s'installer à Métabetchouan où il décède l'année suivante. Vers 1885-1886, les médecins Alfred Morin, frère du député provincial Joseph Morin, et Eugène Guillemette viennent s'ajouter aux effectifs pour se chiffrer à quatre médecins en pratique dans le village. Fait intéressant, 3 de ces 4 médecins sont nés à Baie-Saint-Paul. Faut-il ajouter que le père d'Alfred Simard, le pilote sur le Saint-Laurent Thomas Simard, provient de Baie-Saint-Paul, une localité qu'il a dû quitter pour occuper son travail de président de l'association. Cette tendance, nous le verrons, se perpétue de 1900 à 1970 à Baie-Saint-Paul; la majorité des médecins qui y pratiquent proviennent de la localité.

La Malbaie, un parcours plus tumultueux

Au 19^e siècle, La Malbaie connaît un parcours plus tumultueux sur le plan de la présence de médecins. En fait, la

localité a compté sur deux fois plus de médecins que Baie-Saint-Paul (14 contre 7) notamment en raison d'une mortalité prématurée chez les premiers praticiens du lieu : William Fraser (35 ans), Joseph Laveau (35 ans), Louis-Didier Harvey (34 ans) et Ferdinand Vincent (45 ans). Si bien que La Malbaie doit compter pendant longtemps sur seulement un ou deux médecins.

William Fraser, le co-seigneur de Mount Murray à partir de 1815, peut à juste titre être considéré comme le premier médecin à La Malbaie. Il aurait suivi auprès de James Fisher¹² une formation en médecine. Il décède en 1830 après quelques années de pratique liées avec la gestion de sa propriété. Le recensement de 1831, nous indique la présence de James Manning à La Malbaie dont on perd rapidement la trace. En 1833-34, le docteur Joseph Laveau, originaire de Québec, débute sa pratique dans la localité. Il participe notamment à l'assemblée patriote de 1837 tenue sur le parvis de l'église de La Malbaie aux côtés de notables locaux comme Thomas Simard et du notaire Édouard Tremblay¹³. Laveau décède prématurément en 1841. Le recensement de 1842 indique la présence du docteur James O'Leary à La Malbaie mais, lui aussi, semble demeurer peu de temps. Le médecin Édouard Boudreau prend la relève de 1841 à 1846 avant de déménager à Baie-Saint-Paul¹⁴.

La situation se stabilise pendant quelques années avec l'arrivée vers 1845 des médecins Louis-Didier Harvey, originaire de l'île aux Coudres, et Ferdinand Vincent. La Malbaie compte alors 2 médecins résidents. Toutefois, en 1854, Harvey décède sans qu'il n'y ait de remplaçant. En 1862, le docteur John Fitzpatrick arrive à La Malbaie probablement en raison des problèmes de santé de Ferdinand Vincent qui décède finalement en 1865. Un nouveau médecin, Joseph Alexandre Hamel, fait alors son apparition à La Malbaie vers 1865, remplaçant John Fitzpatrick qui s'installe à Baie-Saint-Paul, suivi de François-Xavier Laterrière en 1869. Hamel et Laterrière seront les deux professionnels qui constateront le décès d'Eugène Poitras, le seul pendu de l'histoire du district judiciaire de Charlevoix en 1869.

En 1877, Louis-Honoré Labrecque fait son arrivée à La Malbaie qui compte alors trois médecins, une situation qui perdure jusqu'au milieu des années 1880 alors que François-Xavier Laterrière décède en 1885 et que le docteur Joseph Alexandre Hamel déménage à Rivière-du-Loup vers 1888; sa femme est inhumée dans la paroisse Saint Patrice cette année-là. Edmond Vincent Boulanger, originaire de Chicoutimi, vient au même moment s'installer à La Malbaie qui compte alors encore deux médecins. Il faut attendre vers 1892 pour enfin porter le nombre à 4 avec l'arrivée des médecins d'origines malbéennes : Joseph-Arthur Lapointe et Joseph Frenette.

La situation se stabilise alors quelque peu. Étonnamment, au début du prochain siècle il y aura même trop de médecins à La Malbaie; certains devront partir... De même, des 14 médecins ayant pratiqué dans la localité, seulement 3 sont nés sur son territoire (Fraser, Lapointe et Frenette). La présence d'un Palais de justice à La Malbaie, siège du district judiciaire de Saguenay, a sans doute amené plusieurs fils de notables du lieu à se tourner vers la pratique du droit plutôt que la médecine. On peut du moins émettre l'hypothèse.

Les Éboulements, l'influence des Laterrière

La présence de médecins aux Éboulements s'explique certes par l'importance démographique et institutionnel du village au 19^e siècle mais marque aussi l'influence d'une famille du lieu: les Laterrière.

Pierre de Sales Laterrière peut à juste titre être considéré comme le premier médecin résidant dans Charlevoix. Entre 1780 et 1810, alors qu'il pratique dans la ville de Québec, il est un de rares civils à pouvoir utiliser le titre de médecin dans le district de Québec¹⁵. En 1810, il se porte acquéreur de la seigneurie des Éboulements où il réside jusqu'à sa mort survenue en 1815. Au cours de cette période, il pratique peu car il est lui-même malade.

En 1816, son fils Marc-Pascal de Sales Laterrière vient lui succéder aux Éboulements. Détenteur d'un diplôme de médecine de l'Université de Philadelphie obtenu en 1812, Laterrière pratique comme médecin pendant plus de 60 ans. Marc-Pascal joue également un rôle important, à titre de député, dans la reconnaissance de la profession médicale au Québec. En 1847, il est membre, avec d'autres parlementaires, d'un comité chargé d'analyser une pétition demandant la formation d'une association médicale dont les travaux aboutissent à la Création du collège des médecins la même année. Il travaille activement en Chambre dans les années 1850 afin d'assurer l'autonomie complète du Collège pour la reconnaissance des diplômes notamment dans le cas des étudiants de McGill qui échappe quelque peu à leur contrôle. Marc-Pascal de Sales Laterrière décède en 1872. Deux de ses fils continuent son travail.

François-Xavier Laterrière (il n'utilise pas le « De Sales ») est vraisemblablement le fils « illégitime » de Marc-Pascal né d'une relation avec la servante du manoir selon l'historien Jean-Paul Tremblay¹⁶. Né en 1825, Marc-Pascal s'assure de lui faire suivre des études en médecine. Après un cours passage à Chicoutimi, il semble s'installer quelques années aux Éboulements entre 1861 et 1869, alors qu'il déménage à La Malbaie. Son demi-frère, Charles-Edmond de Sales Laterrière, pratique pour sa part aux Éboulements entre 1870 et sa mort prématurée survenue en 1876 dans le secteur des Caps. La lignée des médecins Laterrière s'éteint là. Mais d'autres prennent la relève.

Le docteur André David Lepage, originaire de Rimouski, vient s'installer aux Éboulements vers 1876 et pratique dans le lieu jusqu'à sa mort survenue en 1887. Prosper Synott ne tarde probablement pas à venir le remplacer vers 1888. Au milieu des années 1895, le médecin Joseph Desgagnés, originaire des Éboulements, vient assurer la présence de deux médecins aux Éboulements.



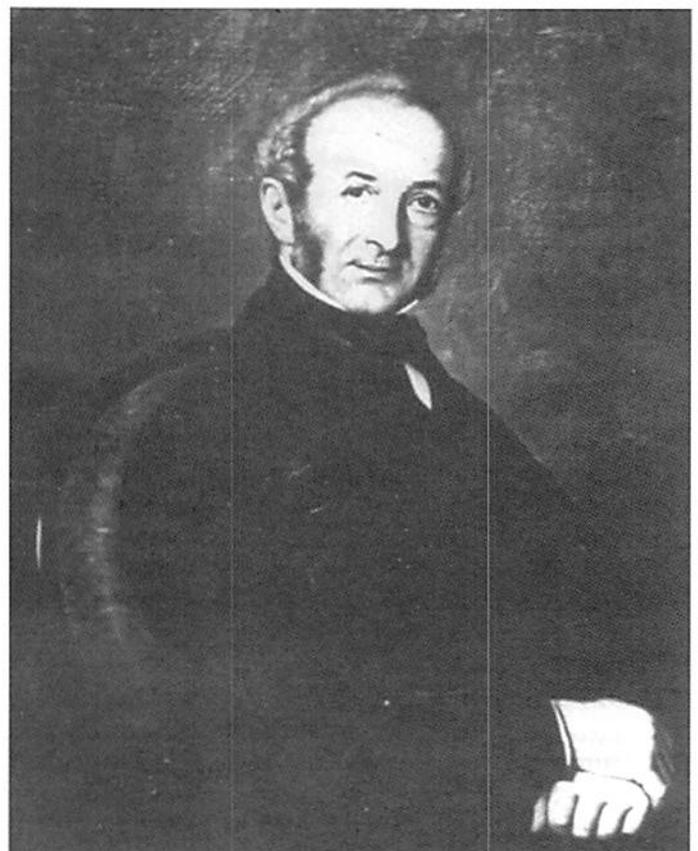
Pierre de Sales Laterrière

- ¹ Serge Courville. *Entre ville et campagnes : l'essor du village dans les seigneuries du Bas-Canada*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1990. 323 p.
- ² Voir la méthodologie employée sur le site web de la Société d'histoire de Charlevoix : www.shistoirecharlevoix.com
- ³ Jacques Bernier. *La médecine au Québec. Naissance et évolution d'une profession*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1989. p. 2
- ⁴ *Ibid.*, p. 31.
- ⁵ La faculté de médecine de l'Université McGill est créée en 1829. Peu de francophones la fréquente.
- ⁶ *Ibid.*, p. 44.
- ⁷ *Ibid.*, p. 6
- ⁸ *Ibid.*, 50.
- ⁹ Serge Gauthier et Normand Perron. *Histoire de Charlevoix*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2000. p. 123.
- ¹⁰ Frère Éloi-Cérard. *Inventaire des contrats de mariage au greffe de Charlevoix*. La Malbaie, Société historique du Saguenay, 1943. 373 p.
- ¹¹ Pierre Bourdieu. *Le sens pratique*. Paris, Éditions de Minuit, 1980. 475 p.
- ¹² Louis Pelletier. *La seigneurie de Mount Murray. Autour de La Malbaie. 1761-1860*. Québec, Septentrion, 2008. p. 91.
- ¹³ Christian Harvey. « Le mouvement patriote et la région de Charlevoix », *Revue d'histoire de Charlevoix*, 53-54 (Octobre 2006) : 6-8; 21.
- ¹⁴ Mark Lessard-Dempsey. « Le docteur Édouard Boudreau, médecin philanthrope du 19^e siècle », *Revue d'histoire de Charlevoix*, 26 (Juillet 1997) : 4-14.
- ¹⁵ Bernier. p. 31.
- ¹⁶ Jean-Paul Tremblay. *Être seigneur aux Éboulements*. Baie-Saint-Paul, Société d'histoire de Charlevoix, 1996. p. 187.

Tableau 1 : Noms et dates approximatives de pratique des médecins à Baie-Saint-Paul	
1821-1830	- René Bédard (1831-)
1831-1840	- René Bédard - Édouard Boudreau (1846-)
1841-1850	- René Bédard - Édouard Boudreau
1851-1860	- René Bédard - Édouard Boudreau
1861-1870	- René Bédard - Édouard Boudreau - John Fitzpatrick (1866-)
1871-1880	- Édouard Boudreau (-1873, décès) - René Bédard (-1876, décès) - John Fitzpatrick - Alfred Simard (1876-) - Charles-Herménégilde Clément (1876-)
1881-1890	- John Fitzpatrick (-1881, Métabetchouan) - Alfred Simard - Charles-Herménégilde Clément - Eugène Guillemette (1885-) - Alfred Morin (1885-)
1891-1900	- Charles-Herménégilde Clément (1897, décès) - Alfred Simard - Eugène Guillemette - Alfred Morin

Tableau 2 : Noms et dates approximatives de pratique des médecins à La Malbaie	
1811-1820	- William Fraser (1817-)
1821-1830	- William Fraser (-1830, décès)
1831-1840	- James Manning (1831) - Joseph Laveau (1833-)
1841-1850	- Joseph Laveau (-1841, décès) - James O'Leary (1842) - Édouard Boudreau (1841-1846, Baie-Saint-Paul) - Ferdinand Vincent (1845-) - Louis-Didier Harvey (1845-)
1851-1860	- Louis-Didier Harvey (-1854, décès) - Ferdinand Vincent
1861-1870	- Ferdinand Vincent (-1865, décès) - John Fitzpatrick (1862-1866) - Joseph Alexandre Hamel (1865-) - François-Xavier Laterrière (1869-)
1871-1880	- Joseph Alexandre Hamel - François-Xavier Laterrière - Louis-Honoré Labrecque (1877-)
1881-1890	- Joseph Alexandre Hamel (- 1888, Rivière-du-Loup) - François-Xavier Laterrière (- 1885, décès) - Louis-Honoré Labrecque - Edmond Vincent Boulanger (1887-)
1891-1900	- Louis-Honoré Labrecque - Edmond Vincent Boulanger - Joseph-Arthur Lapointe (1892-) - Joseph Frenette (1892-)

Tableau 3 : Noms et dates approximatives de pratique des médecins aux Éboulements	
1801-1810	- Pierre de Sales Laterrière 1810-)
1811-1820	- Pierre de Sales Laterrière (-1815, décès) - Marc-Pascal de Sales Laterrière (1816-)
1821-1830	- Marc-Pascal de Sales Laterrière
1831-1840	- Marc-Pascal de Sales Laterrière
1841-1850	- Marc-Pascal de Sales Laterrière
1851-1860	- Marc-Pascal de Sales Laterrière
1861-1870	- Marc-Pascal de Sales Laterrière
1871-1880	- Marc-Pascal de Sales Laterrière (-1872, décès) - Charles-Edmond de Sales Laterrière (1870-1876, décès) - André David Lepage (1876-)
1881-1890	- André David Lepage (-1887, décès) - Prosper Synott (1888-)
1891-1900	- Prosper Synott - Joseph Desgagnés (1895-)



21- Marc-Pascal de Sales Laterrière

Médecins de 1800 à 1900

Baie-Saint-Paul

1- René Bédard (1805-1876)

René Bédard naît le 18 mars 1805 à Québec (Notre-Dame) du mariage de Jean-Baptiste Bédard, charpentier, et de Marie-Anne Toupin.

Il se marie le 23 juillet 1832 aux Éboulements à Marie-Anne Clément, fille de Léon Clément, menuisier, et de Marie-Anne Auger.

Il est décédé le 16 avril 1876 à Baie-Saint-Paul.

2- Édouard Boudreau (1817-1873)

Édouard Boudreau naît le 8 novembre 1817 à Montréal (Notre-Dame) du mariage d'Édouard Boudreau, navigateur et pilote, et d'Angèle Derome.

Il se marie trois fois : le 9 janvier 1844 à Baie-Saint-Paul à Adèle Zoé Cimon, fille du marchand André Cimon et de Thérèse Rodrigue; le 25 août 1857 à Baie-Saint-Paul à Julie Danaïs, fille du marchand Pierre Danaïs et de Félicité Dessaint-Saint-Pierre; le 24 octobre 1864 à Québec (Saint-Roch) à Angéline Touchet, fille de Charles Touchet et de Sophie Donaldson.

Il décède le 21 juillet 1873 à Baie-Saint-Paul.

3- John Edward Fitzpatrick (1836-1883)

John Fitzpatrick naît vers 1836 en Irlande du mariage de John Stephan Fitzpatrick, médecin, et de Luce Elizabeth Frost.

Il se marie le 3 avril 1863 à Baie-Saint-Paul à Adélaïde Gagnon, fille d'Adolphe Gagnon et d'Ursule Garneau.

Il décède le 29 mars 1883 à Métabetchouan.

4- Alfred Simard (1846-1919)

Alfred Simard naît le 6 septembre 1846 à Québec (Saint-Roch) du mariage de Thomas Simard, pilote, et d'Éléonore Tremblay.



2- Édouard Boudreau



4- Alfred Simard



5- Charles-Herménégilde Clément



6- Alfred Morin

Il se marie à Québec (Saint-Roch) le 19 octobre 1868 à Balzanie Maheux, fille de Joseph Maheux, marchand-épiciier, et d'Esther Pouliot.

Il décède le 20 mars 1919 à Québec (Saint-Charles).

5- Charles-Herménégilde Clément (1850-1897)

Charles-Herménégilde Clément naît à Baie-Saint-Paul le 30 octobre 1850 du mariage de Léon-Charles Clément, notaire, et d'Éléonore d'Estimauville.

Il se marie deux fois : à Luce Lamothe; à Baie-Saint-Paul le 29 décembre 1890 à Élizabeth Fortin, fille de Téphosphore Fortin, notaire-régistrateur, et de Délima Beaudridge de Baie-Saint-Paul.

Il décède le 7 janvier 1897 à Baie-Saint-Paul.

6- Alfred Morin (1861-1902)

Alfred Morin naît le 18 septembre 1861 à Baie-Saint-Paul du mariage de Toussaint Morin, marchand, et de Calixte Vandal.

Il se marie le 4 février 1891 à Baie-Saint-Paul à Clémence Duchêne dit Lapierre, fille de Joseph Duchêne dit Lapierre, et d'Emma Martin.

Il décède le 5 avril 1902 à Baie-Saint-Paul.

7- Eugène Guillemette (1861-1931)

Eugène Guillemette naît le 26 septembre 1861 à Baie-Saint-Paul du mariage d'Eucher Guillemette, menuisier, et d'Adélaïde Tremblay.

Il se marie le 11 septembre 1901 à Baie-Saint-Paul à Elmina Gariépy, fille de Narcisse Gariépy, marchand, et d'Osetta Néron.

Il décède le 23 septembre 1931 à Baie-Saint-Paul.

La Malbaie

8- William Fraser (1794-1830)

William Fraser naît le 30 août 1794 à La Malbaie, du mariage de Malcolm Fraser, seigneur de Mount Murray, et de Marie Ducros.

Il se marie en octobre 1817 à Mathilde Duberger, fille de Jean-Baptiste Duberger, arpenteur, et de Geneviève Langlais.

Il décède le 12 août 1830 à La Malbaie.

9- Joseph Laveau (1806-1841)

Joseph Laveau naît le 19 août 1806 à Québec (Notre-Dame) du mariage de Joseph Laveau, forgeron, et de Marie Louise Dumas.

Il se marie à Québec (Saint-Roch) le 10 août 1830 à Émilie-Sophie Cazeau, fille de Charles Cazeau, maître-menuisier, et de Marie-Louise Fortier.

Il décède le 21 mai 1841 à La Malbaie.

10- James Manning 1831	Pas de
11- James O'Leary 1842	renseignements

12- Louis-Didier Harvey (1819-1854)

Louis-Didier Harvey naît le 26 mars 1819 à l'île aux Coudres (Saint-Louis) du mariage de Joseph Harvey, cultivateur, et de Marie-Anne Tremblay.

Il décède à La Malbaie en 1854 et est inhumé le 28 février à l'île aux Coudres (Saint-Louis).

13- Ferdinand Vincent (1820-1865)

Ferdinand Vincent naît le 22 juin 1820 à Québec (Paroisse Notre-Dame) du mariage de Jean-Baptiste Vincent, boulanger, et de Marie-Anne Chamberland.

Il se marie le 29 juillet 1845 à La Malbaie à Marie-Angèle Zoé Cimon, fille du marchand Hubert Cimon et d'Angèle Simard.

Il décède le 22 juin 1865 à La Malbaie.

14- Joseph Alexandre Hamel (1835-1897)

Joseph Alexandre Hamel naît à Québec (Notre-Dame) le 5 mars 1835 du mariage de Joseph Hamel, arpenteur, et de Marguerite Gagné.

Il se marie deux fois : à Matane –il réside sur place - le 12 janvier 1858 à Caroline Marquis, fille d'Anselme Marquis et Redegonde Roy dite Desjardins; à Rivière-du-Loup –il réside sur place - (Saint-Patrice) le 5 janvier 1892 Mary Mathilda Newcomen.

Il décède le 26 septembre 1897 à Rivière-du-Loup (Saint-Patrice).

15- François-Xavier Laterrière (1825-1885)

François-Xavier Laterrière naît le 26 juillet 1825 aux Éboulements, selon toute vraisemblance, fils illégitime de Marc-Pascal de Sales Laterrière, homme politique et médecin.

Il se marie aux Éboulements le 8 février 1865 à Mary Ann Catherine Slevin, fille d'Édouard Slevin, marchand, et de Mary Ann Nesbitt des Éboulements.

Il décède le 30 septembre 1885 à La Malbaie.

16- Louis Honoré Labrecque (1846-1919)

Louis Honoré Labrecque naît le 30 mai 1846 à l'île d'Orléans (Saint-Laurent) du mariage de Jean Labrecque, cultivateur, et de Catherine Gosselin.

Il se marie à La Malbaie le 23 octobre 1887 à Amanda Cimon, fille de Cléophe Cimon, notaire, et de Caroline Langlois.

Il décède le 26 mars 1919 à La Malbaie.

17- Edmond Vincent Boulanger (1857-Inconnu)

Edmond Boulanger naît le 23 septembre 1857 à Chicoutimi (St-François-Xavier) du mariage de Thomas Boulanger, cultivateur, et de Justine Marin.

Il se marie le 14 août 1883, il réside alors à Chicoutimi, à Québec (Saint-Roch) à Marie

Emma Nault dit Labrie, fille de feu François Xavier Nault, marchand, et de Rosalie Beaupré.

18- Joseph-Arthur Lapointe (1866-1949)

Joseph-Arthur Lapointe naît le 23 octobre 1866 à La Malbaie du mariage de Hyppolite Lapointe, cultivateur, et d'Éléonore Tremblay.

Il se marie deux fois : à La Malbaie le 12 septembre 1893 à Lauretta Chaperon, fille de Henry Chaperon, géolier, et d'Alexia Gagné; à Saint-Prospère en 1908 à Eugénie Frigon.

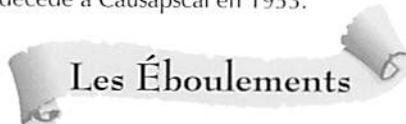
Il décède le 28 octobre 1949 à La Malbaie.

19- Joseph Frenette (1866-1953)

Joseph Frenette naît le 22 octobre 1866 à La Malbaie du mariage de François-Xavier Frenette, avocat, et d'Angèle Cimon.

Il se marie à La Malbaie le 17 mai 1898 à Corinne Demeule, fille de John Demeule et de Madeleine Adéline Angers.

Il décède à Causapscal en 1953.

**20- Pierre de Sales Laterrière (1743-1815)**

Pierre de Sales Laterrière naît en 1743 dans le diocèse d'Alby (Languedoc) en France, du mariage de Pierre Laterrière et de Marie Delargue.

Il se marie à Québec (Notre-Dame) le 10 octobre 1799 à Marie-Catherine Delezenne.

Il décède le 14 juin 1815 à Québec.

21- Marc-Pascal de Sales Laterrière (1792-1872)

Marc-Pascal de Sales Laterrière naît le 25 mars 1792 à Baie-du-Febvre, du mariage de Pierre de Sales Laterrière, médecin, et de Marie-Catherine Delezenne.

Il se marie à Berthier le 23 juin 1835 à Eulalie Dénéchaud.

Il décède le 3 avril 1872 aux Éboulements.

22- Charles-Edmond de Sales Laterrière (1844-1876)

Charles-Edmond de Sales Laterrière naît aux Éboulements le 11 octobre 1844, du mariage de Marc-Pascal de Sales Laterrière, médecin, et d'Eulalie Dénéchaud.

Il se marie en 1874 à Corinne Juchereau-Duchesnay.

Il décède le 16 février 1876 dans le secteur des Caps.

23- André David Lepage (1851-1887)

David Lepage naît le 26 octobre 1851 à Rimouski, du mariage de Jean Lepage, marchand et de Marie-Anne Bidwell.

Il se marie le 7 septembre 1881 à La Malbaie – il réside aux Éboulements – à Marie-Rose de Lima Forgues, fille de Flavien Forgues et de Zoé Trudel.

Il décède le 27 mai 1887 aux Éboulements.

24- Prosper Synott (1863-1929)

Prosper Synott naît en octobre 1863 du mariage d'Audi Synotte et d'Adéline Potvin.

Il se marie le 5 octobre 1897 – il est aux Éboulements - à Québec (St-Roch) à Rose-Anna Duchêne, fille de Thomas Duchêne et de Louise Simard de cette paroisse.

Il décède le 21 septembre 1929 aux Éboulements.

25- Joseph Desgagnés (1870-1940)

Joseph Desgagnés naît le 12 février 1870 aux Éboulements du mariage de François-Xavier Desgagnés, tanneur, et de Rose de Lima Martel.

Il se marie aux Éboulements le 14 juillet 1903 à Blanche Michaud, fille de Georges Michaud et de Georgianna Tremblay.

Il décède le 19 août 1940 à Bagotville.



7- Eugène Guillemette



18- Joseph-Arthur Lapointe



24- Prosper Synott

La consolidation de la profession dans Charlevoix (1900-1970)

Par Christian Harvey

Au début du 20^e siècle, les élites régionales de Charlevoix font la promotion « des idées et des projets pour un avenir meilleur » dans les secteurs stratégiques des communications et de la diversification économique¹. Toutefois, au-delà d'une amélioration certaine des procédés thérapeutiques, notamment avec les mesures hygiénistes instaurées à la suite des découvertes de Louis Pasteur (1822-1895), la vie du médecin de campagne en ce nouveau siècle s'apparente sur bien des plans à celle du 19^e siècle. Il faut attendre les bouleversements de la Révolution tranquille afin que le système de santé se transforme selon le modèle que nous connaissons aujourd'hui. Mais deux changements significatifs se profilent à l'horizon.

Cette époque marque la création des institutions de santé dans les deux chefs-lieux (Baie-Saint-Paul, La Malbaie) et l'installation de médecins résidants dans de nouveaux villages (Saint-Urbain, île aux Coudres, Clermont, Saint-Siméon, Saint-Irénée). Cette période représente - du moins pour bon nombre de nos lecteurs - celle du médecin de campagne de leur enfance, celui qui a accouché leurs enfants, arraché une ou plusieurs dents, prescrit et vendu tel médicament contre la grippe; la prégnance des choses du passé!

Au cours de la période de 1900 à 1970, nous avons pu répertorier 42 médecins en pratique dans Charlevoix : 12 à Baie-Saint-Paul, 15 à La Malbaie, 1 en activité à Baie-Saint-Paul puis à La Malbaie, 6 aux Éboulements et 8 dans les autres localités.

À Baie-Saint-Paul, l'Hospice Sainte-Anne

L'Hospice Sainte-Anne de Baie-Saint-Paul ouvre officiellement ses portes le 8 novembre 1889 à l'initiative de l'abbé Ambroise-Martial Fafard (1840-1899) qui désire créer un lieu d'accueil pour les personnes démunies du village, spécialement les personnes âgées. Devant les nécessités de financement à long terme de son projet, Fafard signe le 15 mai 1891 un contrat avec le gouvernement du Québec pour l'accueil de déficients intellectuels, un mandat que l'institution maintient jusqu'à aujourd'hui. Pour la gestion de l'Hospice, il invite des

religieuses de Worcester (États-Unis) à venir s'installer à Baie-Saint-Paul, une communauté devenue par la suite les Petites Franciscaines de Marie.

Les religieuses doivent recevoir l'assistance de médecins, un poste qui, bénévole à l'origine, devient rétribué avec le temps. Certains travailleront presque exclusivement sur place. Le docteur Charles-Herménégilde Clément assure le premier le suivi médical auprès des patients de l'Hospice Sainte-Anne jusqu'en 1895, moment où il est lui-même touché par la maladie. Il décède en 1897. Alfred Morin prend la suite de 1895 à 1902. Dès le début de sa pratique à Baie-Saint-Paul, il fait dignement face à un handicap important, « devenu aveugle à sa première année de pratique, cet excellent médecin sait le nombre de pas qui séparent son logis de l'Hospice.² »

De 1902 à 1905, Alfred Simard et Eugène Guillemette prennent la relève. Mais le 28 mai 1905, Joseph Morin, le fils de l'ancien député provincial de Charlevoix du même nom, obtient la fonction. Le docteur Eugène Guillemette se montre fort vexé de cette décision. De même, l'ouverture « officieuse » d'un poste de surintendant pour l'Hospice Sainte-Anne en décembre, indigné le docteur Alfred Simard qui n'obtient pas l'emploi³. Il déménage alors à Limoilou où il finira ses jours.

En 1907, Euloge Tremblay devient officiellement le premier surintendant médical de l'Hospice Sainte-Anne, un poste qu'il occupera - outre un cours laps de temps de 1937 à 1940- jusqu'à sa mort survenue en 1946. Dans les années 1930, il reçoit l'aide médicale d'Arthur Leclerc et de Jean-Guillaume Dufour qui devient, en 1946, le deuxième surintendant médical de l'histoire de l'institution devenue l'Hôpital Sainte-Anne en 1936. Dans les années 1940, il peut compter sur l'assistance de Jean-Robert Desgagné et de Paul-Armand Fiset. Le docteur Arthur Leclerc a alors quitté Baie-Saint-Paul pour se rendre travailler à l'hôpital de La Malbaie.

En 1960, le docteur Paul-Armand Fiset devient le troisième surintendant médical

de l'Hôpital Sainte-Anne. Il reçoit l'aide médicale des médecins spécialistes de Québec, mais aussi des médecins Joachim Bouchard (Saint-Urbain), Léonard Frève (Les Éboulements) et Marcellin Rochette (La Malbaie). En 1964, Bernard Jean devient le premier psychologue nommé à la direction. Nous reviendrons sur cette période déterminante.

Ces médecins de l'Hôpital pratiquent également pour la population de Baie-Saint-Paul dans leur clinique privée. D'autres ont peu ou pas de contacts avec l'institution. C'est le cas du docteur Ernest Allard qui, avec le grand âge - il est né en 1877- délaissera progressivement dès les années 1940 la pratique médicale pour se concentrer, avec l'aide de sa femme, à la gestion d'une pharmacie. Eugène Guillemette (mort en 1931), l'éphémère Georges Berbéri (1928-1931), Jean-René Gaudreault (à partir de 1954) et Hermann Gilbert (à partir de 1962) se concentrent plus spécifiquement sur le soin de la population locale de Baie-Saint-Paul.

La tendance enregistrée au 19^e siècle sur la provenance géographique des médecins de Baie-Saint-Paul se maintient à cette époque : 8 des 12 médecins sont natifs de la paroisse Saint Pierre et Saint Paul de la Baie-Saint-Paul.

À La Malbaie, l'Hôpital Saint-Joseph

C'est à La Malbaie qu'apparaît un premier véritable hôpital destiné aux soins de la population charlevoisienne, pendant une courte période de 1918 à 1922, puis d'une manière définitive à partir de 1942. Entre ces deux moments, les médecins continuent de pratiquer auprès de la population des environs de La Malbaie.

Au début du siècle, on assiste à quelques mouvements de personnel du côté des médecins. Vers 1905, il y a probablement entre 5 et 6 docteurs qui pratiquent à La Malbaie; certains devront partir. C'est le cas de Joseph Frenette et d'Arthur Gagnon qui se dirigent comme d'autres Charlevoisiens de l'époque vers la région de la Matapédia, respectivement à Causapsal et Amqui. Le docteur Frenette pratique dans cette localité jusqu'à sa

mort survenue en 1953. Un musée a été installé dans sa résidence¹. Edmond Vincent Boulanger se rend vers 1905 à Limoilou. La Malbaie peut compter jusqu'au début des années 1940 sur la présence de 3 médecins résidants : Joseph-Arthur Lapointe, Joseph-Édouard Cauchon et Louis-Honoré Labrecque. Avec la mort de Cauchon (en 1921) et Labrecque (en 1919), les docteurs Paul-Émile Paquin et Albert Angers prennent la relève. En 1932, le médecin Joseph Léo Bergeron s'installe à La Malbaie. Joseph-Arthur Lapointe (à 66 ans) et Albert Angers (à 60 ans) se font déjà plus vieux. Le docteur Bergeron retourne dans la région de La Tuque, là où résident ses parents, vers la fin de la décennie.

Au cours de cette période, l'abbé Marcellin Hudon, aidé notamment par les docteurs Cauchon et Lapointe, dirige l'ouverture d'un premier hôpital en 1918 situé sur la rue John-Nairne, à La Malbaie. Quelques opérations chirurgicales sont réalisées notamment par le docteur Paquet de Québec et Albert Angers. L'institution doit fermer ses portes en 1922 sur l'ordre de l'évêque Mgr Michel-Thomas Labrecque.

Grâce à la collaboration du député de Charlevoix Edgar Rochette, alors Ministre du Travail et des Mines du Québec, et de son frère Charles Rochette, maire de La Malbaie, les Sœurs de la Charité de Québec acceptent la construction d'un hôpital à La Malbaie au coût de 150 000\$. Cette communauté religieuse prendra soin de la gestion de l'institution. En août 1943, l'hôpital ouvre ses portes et, en janvier 1944, les premières sœurs viennent en prendre la direction.

Sur le plan médical et politique, il ne faut surtout pas oublier le rôle du docteur Arthur Leclerc. Député de Charlevoix de 1936 à 1939, il ne représente pas en 1940. Il convainc le docteur Victor Lacourcière de venir s'installer à La Malbaie car un hôpital doit y être construit. De 1944 à 1962, Arthur Leclerc redevient député de Charlevoix et peut ainsi favoriser le développement de l'hôpital. On raconte même que, comme député, il continue à réaliser des chirurgies le samedi, journée où le gouvernement du Québec ne siège pas. Le docteur Paul-Émile Paquin joue lui aussi un rôle important en organisant une levée de fonds auprès des villégiateurs pour le centre hospitalier.

Le nombre de médecins augmente ainsi d'une manière importante au cours des années 1940 à 1960 : Victor Lacourcière (1940), Marcellin Rochette (1942), Arthur Leclerc (1943), Joseph Lambert (1947), Jean-Baptiste Bergeron (1950), Robert Noreau (de 1950 à 1958 environ) et Roger Smith (1968) viennent pratiquer à La Malbaie. Plusieurs d'entre eux vont demeurer en activité jusque dans les années 1970. Un renouvellement du personnel médical important s'effectue alors. L'hôpital peut compter sur la présence des médecins installés dans d'autres localités de l'est de Charlevoix.

Le maintien d'un médecin aux Éboulements

Depuis 1810, le village des Éboulements est desservi par un médecin résidant pratiquement sans vacances. Au début du 19^e siècle, il compte même sur la présence de deux médecins pendant une bonne période avec Prosper Synott et Joseph Desgagnés. Les deux croisent le fer lors d'une élection tenue le 13 janvier 1913 à titre d'échevin. Prosper Synott l'emporte 137 voix contre 87². Cette victoire a-t-elle un rapport avec le départ du docteur Joseph Desgagnés à Bagotville? Nous ne pouvons le certifier.

Le médecin Paul Le Roy s'installe à son tour aux Éboulements vers 1923 et prodigue des soins jusqu'à son décès en 1936. Après le décès de Prosper Synott en 1929, Pierre-Paul Bouchard assure « l'intérim » avant l'arrivée du docteur Léonard Frève qui demeure seul dans le village jusqu'à l'arrivée de son gendre, Victor Bouchard, en 1967. Il y a donc une réelle continuité aux Éboulements au cours des années 1900 à 1970.

De nouveaux villages desservis

L'éloignement relatif de certains villages des chefs-lieux de Baie-Saint-Paul et de La Malbaie amène certains médecins, à partir des années 1930, à ouvrir un bureau dans de nouvelles paroisses.

Une tentative sans suites véritables se déroule à Saint-Irénée à partir de 1935-1936 avec le docteur Georges Laurent St-Arnaud. Originaire de la paroisse Notre-Dame-des-Neiges à Montréal, sa présence dans la région s'explique par le fait qu'il épouse Marie-Malvina Asselin,

charlevoisienne d'origine et sœur du célèbre journaliste Olivar Asselin. Elle décède en 1942 à Saint-Irénée. Son mari quitte alors la localité.

Le médecin Modesto Zadra constitue un personnage aux contours quasi romanesques. Né aux États-Unis en 1902 d'une famille d'origine italienne, on retrouve sa trace au recensement du Canada de 1911. Il habite alors en compagnie de sa mère chez un oncle en Colombie-Britannique propriétaire d'une mine d'argent. Il poursuit ensuite des études en médecine à l'Université McGill de Montréal. Zadra épouse alors Ada Catelli et un enfant naît de cette union en 1932. Au milieu des années 1930, il s'installe dans le village de Saint-Siméon, où il pratique la médecine pendant près d'un demi-siècle. En 1961, le docteur Jacques Gobeil, originaire de Bagotville, s'installe à son tour dans ce village.

Le village industriel de Clermont, qui connaît une prospérité croissante avec l'usine de Pâtes et papiers Donohue, accueille le docteur André McNicoll en 1948. Bien que situé à quelques distances de La Malbaie, la localité peut ainsi espérer maintenir sur place un médecin. Il participe également aux activités de l'Hôpital de La Malbaie. En 1960, le docteur Laurent Ouellet s'installe à son tour à Clermont.

En 1950, le médecin Gérard Matte, originaire de Donnacona, s'installe à l'île aux Coudres. Il raconte dans un touchant ouvrage⁶ son arrivée quelque peu « dépaysante » pour le fils d'un ouvrier des pâtes et papiers sur l'île alors sans électricité et sans eau courante. Gérard Matte demeure plus de 35 ans dans cette localité.

Finalement, le village de Saint-Urbain est desservi en 1955 par le médecin Georges Miller. Il est suivi par le docteur Laurent Ouellet de 1956 à 1960. Cette année-là, Joachim Bouchard ouvre son bureau. Il est membre dès 1962 du bureau médical de l'Hôpital Sainte-Anne de Baie-Saint-Paul.

Encore aujourd'hui, les localités de Clermont, l'île aux Coudres et Saint-Siméon demeurent des points de services médicaux.

Tableau 1 : Noms et dates approximatives de pratique des médecins à Baie-Saint-Paul 1900-1970	
1901-1910	- Alfred Morin (-1902, décès) - Alfred Simard (-1905, Limoilou) - Ernest Allard - Eugène Guillemette - Euloge Tremblay (1903-)
1911-1920	- Ernest Allard - Eugène Guillemette - Euloge Tremblay
1921-1930	- Ernest Allard - Eugène Guillemette - Euloge Tremblay - Georges Berbéri (1928-)
1931-1940	- Eugène Guillemette (-1931, décès) - Georges Berbéri (-1931, décès) - Ernest Allard - Euloge Tremblay - Jean-Guillaume Dufour (1931-) - Arthur Leclerc (1932-)
1941-1950	- Arthur Leclerc (-1943, La Malbaie) - Euloge Tremblay (-1946, décès) - Jean-Guillaume Dufour - Ernest Allard - Jean-Robert Desgagné (1946-) - Paul Armand Fiset (1945-)
1951-1960	- Jean-Guillaume Dufour (-1960, décès) - Ernest Allard - Jean-Robert Desgagné - Paul Armand Fiset - Jean-René Gaudreault (1954-)
1961-1970	- Ernest Allard (-1968, décès) - Paul Armand Fiset (1970, décès) - Jean-Robert Desgagné - Jean-René Gaudreault - Hermann Gilbert (1962-)

Tableau 3 : Noms et dates approximatives de pratique des médecins aux Éboulements 1900-1970	
1901-1910	- Joseph Desgagnés - Prosper Synott
1911-1920	- Joseph Desgagnés (-1915, Bagotville) - Prosper Synott
1921-1930	- Prosper Synott (-1929, décès) - Paul Le Roy (1923-)
1931-1940	- Paul Le Roy (-1936, décès) - Pierre-Paul Bouchard (1930-)
1941-1950	- Pierre-Paul Bouchard (-1940, Inconnu) - Léonard Frève (1940-)
1951-1960	- Léonard Frève
1961-1970	- Léonard Frève - Victor Bouchard (1967-)

Tableau 2 : Noms et dates approximatives de pratique des médecins à La Malbaie 1900-1970	
1901-1910	- Joseph Frenette (- 1905, Causapsca) - Edmond Vincent Boulanger (-1905, Limoilou) - Arthur Gagnon (1905-1910, Amqui) - Joseph-Édouard Cauchon (1905-) - Louis-Honoré Labrecque - Joseph-Arthur Lapointe
1911-1920	- Louis-Honoré Labrecque (1919, décès) - Paul-Émile Paquin (-1919) - Joseph-Arthur Lapointe - Joseph-Édouard Cauchon
1921-1930	- Joseph-Édouard Cauchon (-1921, décès) - Albert Angers (1921-) - Joseph-Arthur Lapointe - Paul-Émile Paquin
1931-1940	- Joseph Léo Bergeron (1932-1938, La Tuque) - Joseph-Arthur Lapointe - Albert Angers - Paul-Émile Paquin
1941-1950	- Joseph-Arthur Lapointe (-1949, décès) - Paul-Émile Paquin - Albert Angers - Victor Lacourcière (1940-) - Marcellin Rochette (1942-) - Arthur Leclerc (1943-) - Joseph Lambert (1947-) - Jean-Baptiste Bergeron (1950-)
1951-1960	- Albert Angers (1954, décès) - Paul-Émile Paquin (1959, décès) - Robert Noreau (1950-1958, Québec) - Victor Lacourcière - Joseph Lambert - Arthur Leclerc - Jean-Baptiste Bergeron - Marcellin Rochette
1961-1970	- Victor Lacourcière (1969, décès) - Joseph Lambert - Arthur Leclerc - Jean-Baptiste Bergeron - Marcellin Rochette - Roger Smith (1968-)



Hôpital Saint-Joseph, 1907

Coll. SHC



Coll. SHC

Hôpital Sainte-Anne

¹ Serge Gauthier et Normand Perron. *Histoire de Charlevoix*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2000. p. 227

² Margaret Porter. *Mille en moins! Histoire du Centre hospitalier de Charlevoix*. Baie-Saint-Paul, s.e. 1984. p. 62.

³ *Ibid.* p. 96.

⁴ Voir le site internet : www.maisondrjosephfrenette.com/

⁵ Alain Ancil-Tremblay et Florentine Audet. *Les Éboulements. 300 ans d'histoire*. Les Éboulements, s.e., 1983. p. 70.

⁶ Gérard Matte. *Un médecin se raconte. Vivre à l'Isle-aux-Coudres 1950-1985*. Québec, Éditions du Coudrier, 1996. 238 p.

Médecins de 1900 à 1970

Baie-Saint-Paul

26- Ernest Allard (1877-1968)

Ernest Allard naît le 26 février 1877 à Baie-Saint-Paul du mariage de Pamphile Allard, marchand, et de Marie-Cédulie Guay.

Il se marie le 16 octobre 1906 – il pratique alors à Baie-Saint-Paul – aux Escoumins à Marie-Émélie Boily « domiciliée aux Escoumins », fille de Philippe Boily et de Delphine Desgagnés de Baie-Saint-Paul.

Il décède le 24 septembre 1968 à Baie-Saint-Paul.

27- Euloge Tremblay (1878-1946)

Euloge Tremblay naît le 29 janvier 1878 à Baie-Saint-Paul du mariage de Thomas Tremblay, instituteur, et de Marie Malvina Gagnon.

Il se marie le 11 janvier 1908 à Skowhegan (Maine, États-Unis) à Irma Simard, fille d'Arsène-Hidola Simard, avocat, et de Marie Gagnon.

Il décède le 29 janvier 1946 à Baie-Saint-Paul.

28- Joseph Morin (1879-1931)

Joseph Morin naît le 19 août 1879 à Baie-Saint-Paul, du mariage de Joseph Morin, marchand et homme politique, et Georgianna Simard.

Il se marie le 27 septembre 1904 à Québec (St-Roch) à Marie-Mathilda Pitt, fille de Charles Pitt et de Mathilda Semelin.

Il décède le 12 août 1931 à Québec (Saint-Charles).

29- Georges Berbéri (1899-1931)

Georges Berbéri naît le 23 mai 1899 à Saint-Côme-de-Kennebec, du mariage de Gabriel Berbéri, hôtelier, et de Marie Boily.

Il se marie le 7 octobre 1929 à Baie-Saint-Paul

à Lucienne Potvin, fille d'Ernest Potvin et de Delphine Coulombe.

Il décède le 5 mars 1931 à Laurierville alors qu'il est encore médecin à Baie-Saint-Paul.

30- Jean-Guillaume Dufour (1904-1960)

Jean-Guillaume Dufour naît le 14 avril 1904 à Grande Baie du mariage d'Henry Dufour et d'Alexina Laberge.

Il se marie à Antoinette Rochette.

Il décède le 24 octobre 1960 à Baie-Saint-Paul.

31- Paul-Armand Fiset (1917-1970)

Armand Fiset naît à Québec (Saint-Sauveur) le 20 novembre 1917, du mariage d'Octave Fiset, surintendant des postes, et d'Émémentienne Bertrand.

Il se marie à Gabrielle Côté.

Il décède le 22 septembre 1970 à Baie-Saint-Paul.

32- Jean-Robert Desgagné (1919-1986)

Jean-Robert Desgagné naît le 6 novembre 1919 à Québec (Saint-Charles), du mariage d'Étienne Desgagnés et d'Eugénie Larouche.

Il se marie à Paule Ménard.

Il décède le 3 février 1986 à Baie-Saint-Paul.

33- Jean-René Gaudreault (1926-1974)

Jean-René Gaudreault naît le 14 septembre 1926 à Baie-Saint-Paul du mariage d'Aquilas Gaudreault, forgeron, et d'Albertine Boily.

Il se marie à Huguette Couture.

Il décède le 6 octobre 1974 à Baie-Saint-Paul.

34- Hermann Gilbert (1936-)

Hermann Gilbert naît le 14 novembre 1936 à Baie-Saint-Paul du mariage de Gérard Gilbert et d'Amélie Drolet.

Il se marie à Françoise Simard

La Malbaie

35- Albert Angers (1872-1954)

Albert Angers naît le 18 septembre 1872 à Québec (Paroisse Notre-Dame) du mariage d'Édouard Jérémie Angers, notaire, et Marie Céline Vachon.

Il se marie à Québec (Saint-Jean-Baptiste) le 13 juillet 1908 à Odulie La Roche, fille de François La Roche, employé civil, et d'Amélia Saint-Laurent.

Il décède à La Malbaie le 20 octobre 1954.

36- Arthur Gagnon (1875-Inconnu)

Arthur Gagnon naît le 16 septembre 1875 du mariage de Philippe Gagnon, marchand, et de Caroline Gagnon de Baie-Saint-Paul.

Il se marie à La Malbaie le 29 juillet 1907 à Lumina Maltais, fille d'Élie Maltais, shérif, et de Lumina Warren de La Malbaie.

Il déménage à Amqui.

37- Joseph-Édouard Cauchon (1880-1921)

Joseph-Édouard Cauchon naît le 4 novembre 1880 à La Malbaie du mariage d'Abel Cauchon, tanneur, et Céline Tremblay.

Il se marie le 6 mars 1905 à Édith Martin à La Malbaie, fille de Joseph Antoine Adolphe Martin, protonotaire et régistrateur, et de Mary-Ann Fahey.

Il décède le 12 mai 1921 à La Malbaie.

38- Paul-Émile Paquin (1893-1959)

Paul-Émile Paquin naît le 22 novembre 1893 à Portneuf (Notre-Dame-des-Sept-Douleurs) du mariage de George Paquin, médecin, et Louise Annie Lambert.

Il se marie le 23 novembre 1919 à La Malbaie à Marie Clothilde Lapointe, fille mineure du médecin Joseph Arthur Lapointe et de Marie



27- Euloge Tremblay



30- Jean-Guillaume Dufour



31- Paul-Armand Fiset

Lauretta Chaperon.

Il décède à La Malbaie le 2 novembre 1959.

39- Joseph Léo Bergeron (1905-Inconnu)

Léo Bergeron naît à Saint-Agapit (comté de Lotbinière) le 19 août 1905, du mariage de Joseph Bergeron, mécanicien, et d'Élodie Paquet.

Il se marie le 27 août 1932 à Québec (Saint-François d'Assise) à Marie-Germaine Jalbert, fille d'Alfred Jalbert et de Marie Valéda Lavallée.

40- Arthur Leclerc (1902-1979)

Arthur Leclerc naît le 26 octobre 1902 à Trois-Pistoles, du mariage de Willie Leclerc, marchand, et de Wilhelmine Rousseau.

Il se marie à Montmagny (Saint-Thomas-de-la-Pointe-à-la-Caille) le 22 octobre 1928, à Marie-Antoinette Tremblay, fille de Léandre Tremblay, inspecteur à la compagnie Price, et d'Éléonore Gobeil.

Il décède le 17 avril 1979 à Québec.

41- Victor Lacourcière (1906-1969)

Victor Lacourcière naît le 23 janvier 1906 à St-Victor-de-Tring du mariage d'Henri Lacourcière, médecin, et Emma Gosselin.

Il se marie le 10 octobre 1935, alors qu'il est médecin aux Escoumins, à Québec (Saint-Jean-Baptiste) à Marie-Yvette Marquis, fille de George-Émile Marquis et Eugénie Plante.

Il décède le 6 septembre 1969 à La Malbaie.

42- Roger Smith (1915-1994)

Roger Smith naît le 18 juillet 1915 à Saint-Guillaume d'Upton du mariage d'Azarias Smith, cultivateur, et Corinne Godbout.

Il se marie à Marcelle Patry.

Il décède le 9 juin 1994 à Pointe-au-Pic.

43- Marcellin Rochette (1917-1984)

Marcellin Rochette naît le 3 mars 1917 à La Malbaie du mariage d'Édouard Rochette, marchand, et d'Ariane Tremblay.

Il se marie le 25 septembre 1941 à La Malbaie à Bernadette Couturier.

Il décède le 3 mai 1984 à La Malbaie.

44- Robert Noreau (1918-Inconnu)

Robert Noreau naît le 9 mai 1918 à Québec (Saint-Roch) du mariage d'Édouard Noreau, commis-pharmacien, et Flora Berthelot.

45- Joseph Lambert (1920-1997)

Joseph Lambert naît le 12 décembre 1920 à Québec (Saint-Sauveur) du mariage de Frontenac Lambert, commis-marchand, et de Marie-Alma Dompierre.

Il se marie le 1er juin 1948 à Françoise Miller.

Il décède le 30 juillet 1997.

46- Jean-Baptiste Bergeron (1924-)

Jean-Baptiste Bergeron naît le 20 juin 1924 à Pointe-au-Pic du mariage d'Irénée Bergeron, chauffeur de taxi, et de Gabrielle Warren.

Il se marie à Québec à Gisèle Labbé le 1^{er} juillet 1950.

Les Éboulements

47- Paul Le Roy (1898-1936)

Paul Le Roy naît vers 1898, il est le fils adoptif de Solyme Tremblay.

Il décède le 12 avril 1936 à Québec et est enterré aux Éboulements, à l'âge de 38 ans.

48- Pierre-Paul Bouchard (1901-Inconnu)

Pierre-Paul Bouchard naît le 9 décembre 1901 à La Malbaie, du mariage d'Ulysse Bouchard, navigateur, et de Marie-Louise Boudreault.

Il se marie le 22 septembre 1931 à Pointe-au-

Pic à Thérèse Warren, fille de Philippe Warren et Julia Danais.

49- Léonard Frève (1912-1979)

Léonard Frève naît le 6 juillet 1912 à Lévis (Notre-Dame-de-la-Victoire) du mariage d'Antoine Frève, gérant de maison de commerce, et Bernadette Gendron.

Il se marie à Marie-Camille Dubé.

Il décède le 24 août 1979 aux Éboulements.

50- Victor Bouchard (1944-)

Victor Bouchard naît le 13 juillet 1941 à Québec, du mariage de Fidéo Bouchard, forgeron, et de Dolorès Gaudreault.

Il se marie à Carmen Frève.

Clermont

51- André McNicoll (1920-1981)

André McNicoll naît le 24 septembre 1920 à La Malbaie du mariage de Jean McNicoll, secrétaire, et Élia Villeneuve.

Il se marie à Angèle Fortier.

Il décède le 23 juillet 1981 à Clermont.

52- Laurent Ouellet (1929-)

Laurent Ouellet naît le 5 mars 1929 à Cap-St-Ignace, du mariage d'André Ouellet, colporteur, et d'Anita Bouchard.

Il se marie à Denise Trudel.

Île aux Coudres

53- Gérard Matte (1923-)

Gérard Matte naît à Donnacona le 23 mai 1923, du mariage de Louis Philippe Matte, machiniste, et d'Anézie Pascal.

Il se marie à Pauline Robitaille.



34- Hermann Gilbert



35- Albert Angers



38- Paul-Émile Paquin

Saint-Irénée

54- Georges Laurent St-Arnaud (1884-Inconnu)

Georges St-Arnaud naît le 26 décembre 1884 à Montréal (Notre-Dame), du mariage de Louis-Napoléon St-Arnaud, commis-marchand, et de Marie Louise Lacoursière.

Il se marie à Malvina Asselin le 3 août 1909 à Sherrington (Saint-Patrice), fille de Rieule Asselin, tanneur, et de Cédulie Tremblay.

Il décède à Québec.

Saint-Siméon

55- Modesto Zadra (1902-1980)

Modesto Zadra naît le 9 mai 1902 aux États-Unis du mariage de Felix Zadra et de Thérèse Zattoni.

Il se marie à Ada Catelli

Il décède le 31 octobre 1980 à Saint-Siméon.

56- Jacques Gobeil (1931-

Jacques Gobeil naît le 5 août 1931 à Bagotville, du mariage de Patrick Gobeil, cultivateur, et de Blanche Tremblay.

Il se marie à Madeleine Ménard.

Saint-Urbain

57- Georges Miller en 1955

58- Joachim Bouchard (1933-)

Joachim Bouchard naît à Baie-Saint-Paul le 10 juillet 1933, du mariage de François-Xavier Bouchard, cultivateur, et de Léolia Tremblay.

Il se marie à Denise Paquet.

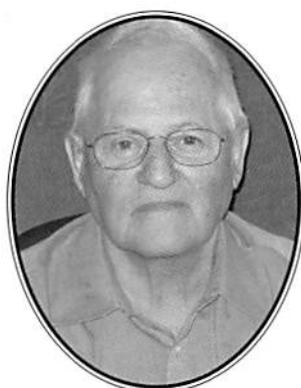


1- Victor Lacoursière, 2- Joseph Lambert, 3- Marcellin Rochette, 4- Jean-René Gaudreault, 5- Arthur Leclerc, 6- Léonard Frève, 7- Jean-Baptiste Bergeron, 8- Laurent Ouellet, 9- Gérard Matte, 10- André McNicoll
C. 1950, Rencontre de médecins au Manoir Richelieu.

C. Louise Lacoursière



42- Roger Smith



50- Jacques Gobeil



58- Joachim Bouchard

Dans un article daté du 12 janvier 2009, le docteur Jacques Bouchard, président du Conseil des médecins, dentistes et pharmaciens de Charlevoix, fait état d'une pénurie de médecins dans la région; des 36 praticiens actuellement en service, il en faudrait 46¹. Or, de 1800 à 1970, nous avons pu répertorier la présence de 58 médecins sur plus de 170 ans! L'adoption d'un système universel de santé en 1971 a ainsi substantiellement modifié le nombre de médecins dans la région qui de 1970 à aujourd'hui a connu une croissance exponentielle.

Vers un système de santé universel (1960 à 1971)

La Révolution tranquille marque un changement de philosophie en ce qui concerne le secteur de la santé : l'État joue un rôle de plus en plus actif. En 1960, le gouvernement du Québec adopte l'assurance-hospitalisation qui permet de défrayer les coûts reliés aux passages des patients dans un centre

hospitalier. En 1962, la Commission Bédard dépose son rapport et ouvre la porte à la désinstitutionalisation pour les hôpitaux psychiatriques. L'Hôpital Sainte-Anne compte alors plus de 1300 pensionnaires. Cinq ans plus tard, le nombre passe à 500. En 1964, Bernard Jean est le premier psychologue nommé comme surintendant médical de l'institution. Mais la modification la plus importante est sans conteste l'adoption de l'assurance-maladie en 1971 qui « couvre l'ensemble des Québécois, et ce pour la quasi-totalité des services, comprenant ceux des médecins en cabinet privé comme ceux prodigués à l'hôpital². »

La même année, l'Hôpital Sainte-Anne de Baie-Saint-Paul devient un véritable centre hospitalier général avec l'ouverture d'une urgence pour le soin de la population locale. Le tout est assuré par une équipe de 4 médecins : Jean-Denis Paquet, Victor Bouchard, Hermann Gilbert et Jacques Cloutier. Ils forment ensemble le Centre médical Fafard. Le chirurgien Yves Tourville devient le premier médecin

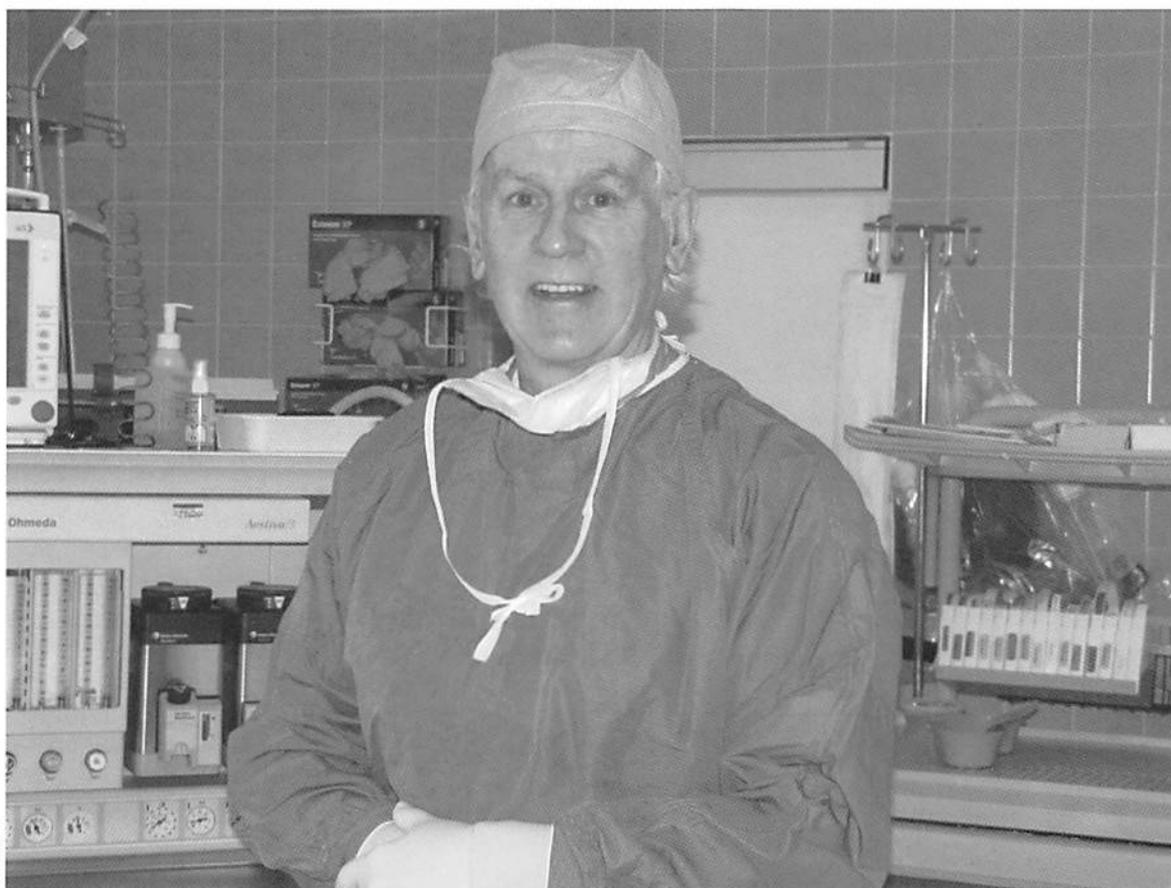
spécialiste à résider en permanence dans Charlevoix. Il est également actif dans le processus de fondation d'un véritable hôpital à Baie-Saint-Paul qui découle d'échanges débutés en 1964. À La Malbaie, le renouvellement du personnel médical s'amorce vers la fin des années 1970 avec l'arrivée d'un contingent de 8 médecins. En 1973, le gouvernement du Québec se porte acquéreur des hôpitaux de Baie-Saint-Paul et de La Malbaie. La laïcisation du système de santé est ainsi complétée.

Une prise en charge régionale

Des efforts importants furent faits à partir des années 1980 afin d'assurer que la population de Charlevoix puisse compter sur des institutions de santé analogues à celles des villes québécoises plus peuplées. Si les transformations des années 1970 ont permis d'améliorer l'accès des Charlevoisiens aux services d'un médecin, une région éloignée comme la nôtre possède des budgets moins importants en ce qui concerne l'achat d'équipements spécialisés plus coûteux. À cet effet, des fondations ont été créées pour assurer l'acquisition de ce matériel essentiel afin d'éviter de coûteux déplacements des Charlevoisiens vers les centres hospitaliers de Québec.

La région peut ainsi compter aujourd'hui sur deux centres hospitaliers se comparant à ceux de villes plus peuplées et sur un personnel médical dévoué.

¹ Sylvain Desmeules.
« Rencontre pour régler la pénurie de médecins », *Le Soleil*, 12 janvier 2009. p. 24
² François Guérard. *Histoire de la santé au Québec*, Montréal, Boréal, 1996, p.83



Yves Tourville, Université Laval (1966), Chirurgie générale (1971), arrive dans Charlevoix en 1970.

Secteur ouest

Jean-Denis Paquet
Université Laval, 1970
Arrivée dans Charlevoix : 1971

Jacques Cloutier
Université Laval, 1971
Arrivée dans Charlevoix : 1971

Jacques Drouin
Université Laval, 1973
Arrivée dans Charlevoix : 1975

Jean Miller
Université Laval, 1979
Arrivée dans Charlevoix : 1981

Chantal Simard
Université Laval, 1982
Arrivée dans Charlevoix : 1982

Jasmine Gilbert
Université Laval, 1987
Arrivée dans Charlevoix : 1987

Marcel Éthier,
Université de Montréal, 1971
Arrivée dans Charlevoix : 1997

Marie-Ève Côté
Université Laval, 2000
Arrivée dans Charlevoix : 2002

Michel Fafard
Université Laval, 1967
Anesthésie, 1972
Arrivée dans Charlevoix : 2007

Bernadette Roy
Université de Sherbrooke, 1990
Arrivée dans Charlevoix : 2008

François Blanchette
Université de Montréal, 1987
Ophtalmologie, 1991



Jean-Denis Paquet



Jacques Drouin



Chantal Simard



Marie-Ève Côté



Éric Gagné



Jacques Gagnon



Jacques Cloutier



Jean Miller



Jasmine Gilbert



Bernadette Roy



Daniel Deslauriers



René Roberge

Secteur est

Robert Gagnon
Université Laval, 1978
Arrivée dans Charlevoix : 1978

Éric Gagné
Université Laval, 1978
Arrivée dans Charlevoix : 1978

Jean-Luc Dupuis
Université de Montréal, 1968
Arrivée dans Charlevoix : 1978

Jacques Bouchard
Université Laval, 1979
Arrivée dans Charlevoix : 1980

Daniel Deslauriers
Université Laval, 1984
Biochimie médicale, 1992
Arrivée dans Charlevoix : 1984

André Bouchard
Université Laval, 1990
Arrivée dans Charlevoix : 1990

Denys Samson
Université Laval, 1992
Arrivée dans Charlevoix : 1992

Nathalie Cayer
Université McGill, 1994
Arrivée dans Charlevoix : 1994

Véronique Prié
Université Laval, 1987
Arrivée dans Charlevoix : 1995

Jacques Gagnon
Université Laval, 1964
Chirurgie générale, 1970
Arrivée dans Charlevoix : 1996

Rachel Marotte
Université Laval, 1977
Arrivée dans Charlevoix : 1999

Éric Mélançon
Université Laval, 2000
Arrivée dans Charlevoix : 2000

René Roberge
Université Laval, 1966
Anesthésiste, 1970
Arrivée dans Charlevoix : 2000

Autres médecins selon l'Annuaire 2007-2008 du Collège des Médecins du Québec

François Baril, Denis Blouin, Gaétan Dallaire, Yannick Camirand, Normand Poupart, Martin Dussault, Marie-Josée Gagnon, Danielle Gonthier, Normand Harvey, Mario Labbé, Serge Létourneau, Nicolas Lupien, Danielle Ouellet, Michel Piraux, Martin Potvin, Ann Reed, Marie-Josée Sauvé, Jean-François Simard, Jacques Simard, Robert Trudeau.



Arthur Leclerc (1902-1979)

Par Michel Leclerc



Coll. Michel Leclerc

Un médecin

Les aînés de Charlevoix se souviennent du docteur Leclerc, qui fut, dans les années quarante, cinquante et soixante, médecin-chirurgien à Baie-Saint-Paul, puis à La Malbaie, député de Charlevoix, ministre de la Santé.

Combien de femmes se rappellent que c'est le docteur qui les a accouchées. Combien d'hommes, de femmes et d'enfants il a soignés. Combien de bébés il a baptisés, comme le prévoyait alors la « procédure d'urgence » de l'Église catholique en cas de danger de mort pour le nouveau-né.

Au temps où il pratiquait la médecine à Baie-Saint-Paul (fin des années trente et début quarante), il a traversé à d'innombrables reprises le bras de mer qui sépare cette ville de l'île aux Coudres pour aller aux malades. L'hiver, cette traversée s'effectuait dans un canot à glace, mû à bras d'homme. Il fallait ramer et godiller quand le canot flottait, et le monter et le traîner sur la glace quand celle-ci était dure. Le pire, c'était « entre les deux », quand la glace était en frasil, trop molle pour porter, trop dure pour ramer. On arrivait mouillé et gelé, et le docteur participait à l'effort comme

chacun, dans le canot ou à côté. Il y avait aussi, parfois, et par chance, la possibilité de traverser en avion muni de skis.

Plus tard, installé à La Malbaie (il fut le premier médecin-chirurgien de l'hôpital Saint-Joseph), il visitait, l'hiver, ses patients jusqu'à Baie-Sainte-Catherine, Saint-Urbain ou Sainte-Mathilde, en *snow* (le Snowmobile). Cette merveilleuse invention de J.A. Bombardier permettait de se déplacer par tous les temps sur la neige, grâce à ses chenilles et ses skis; on voyageait dans les effluves d'essences brûlées, au milieu du bruit du moteur, qui se trouvait quasiment dans l'habitacle. Il arrivait aussi qu'on renverse sur le côté, le centre de gravité du véhicule étant plutôt élevé par rapport aux chenilles. On aimait ça.

Pourriez-vous croire, avec toutes les précautions que l'on prend aujourd'hui, que dans la salle d'attente du bureau de tous les médecins de l'époque (1950), il y avait des *chandriers*? Ces accessoires étaient vus, Dieu leur pardonne, comme des moyens hygiéniques, sinon sanitaires...!

Outre les actes médicaux que l'on s'attend de nos jours à voir poser par un médecin généraliste, la pratique médicale de ce temps-là comportait bien d'autres facettes. Le médecin de famille, à cette époque, se devait d'être polyvalent, et la compartimentation d'aujourd'hui aurait donné de bien mauvais résultats dans les cas d'urgence, sans parler des poursuites pour concurrence illégale! Ainsi, le docteur Leclerc allait dans les *rangs* pour arracher les dents cariées, remboîter les épaules ou faire des accouchements; il lui arrivait de réduire des fractures, de pratiquer des césariennes, et même, en une occasion, de procéder à une trépanation. Il avait sa propre mini-pharmacie et vendait les médicaments qu'il prescrivait à ses patients, qui parfois le payaient en cageots de bleuets ou en perdrix, selon la saison. Le docteur avait même fait fabriquer par une compagnie pharmaceutique certains médicaments selon ses propres indications, ayant expérimenté diverses combinaisons capables de produire de

bons effets, et qui *marchaient*. Les anciens se souviendront de la solution **Bertoz**, reconnue pour son efficacité.

Il devait aussi parfois tenter de soulager son patient par l'écoute et la parole, lorsqu'il s'apercevait, par exemple, que l'eczéma de madame était relié au fait que sa belle-mère vivait sous le même toit qu'elle... Son rôle devenait alors celui de confident, et de conseiller.

Après avoir pratiqué la médecine générale pendant treize ans, il prit la décision d'aller se perfectionner en chirurgie générale. À quatre ou cinq reprises, il alla faire des stages de six mois auprès de la clinique Mayo (Rochester), Lahey (Boston), et Notre-Dame (Montréal).

Un jour il reçut un appel téléphonique d'un médecin qui éprouvait des difficultés, pendant une intervention sur une patiente; le Dr Leclerc lui donna, au téléphone, en direct (en temps réel, comme on dirait aujourd'hui), des indications pas à pas sur la façon de procéder... et tout se passa bien. Un avant-goût de la télé-médecine... Il a aussi aidé de jeunes confrères venus pratiquer à La Malbaie, en partageant avec eux ses connaissances et son expérience, plutôt que de prendre une attitude de défense devant la « *compétition* ».

Un politicien

Sur la Côte-Nord, où il avait commencé à exercer la médecine dans les années trente, il fut sollicité pour être candidat au poste de député pour l'élection de 1936. Sa première campagne électorale se fit en grande partie en bateau, pour atteindre, de village en village, les populations que nulle route ne reliait entre elles (situation qui perdure encore dans les derniers *milles* de la Basse Côte-Nord). Dans ses souvenirs de cette époque, il mentionnait des noms comme Magpie, Harrington Harbour (où fut tourné l'excellent film *La grande séduction*), Kégaska. Il fut élu (à trente-trois ans) député de Charlevoix-Saguenay. Il faut se représenter que ce

double comté couvrait le territoire du Charlevoix actuel, additionné de toute la Côte-Nord et la Basse Côte-Nord.

Étant donné qu'il fut député et ministre sous l'Union nationale, on peut être tenté, aujourd'hui, à cause de la réputation médiocre maintenant accolée à ce parti, de considérer ces années de gouvernement avec une certaine distance. Les majorités importantes qui l'étaient témoignaient, pour dire le moins, d'une forte approbation envers le docteur Leclerc. Et plaçons-nous à une époque où il fallait aux gens de La Malbaie trois heures et demie de voiture pour se rendre à Québec sur des routes de *gravelle*, où les écoles de rang comptaient une enseignante pour six classes, dans toutes les matières, et dans la même pièce, où l'île aux Coudres, comme tant d'autres paroisses, n'avait pas l'électricité, où tant de cultivateurs n'arrivaient même pas à emprunter pour se mettre sur pied, et l'on comprendra alors que cette période ait donné lieu à des programmes tels que l'*asphaltage* des routes, les *travaux d'hiver*, la construction d'écoles chauffées, l'électrification rurale et le crédit agricole. Et cela sur une vingtaine d'années, ce qui n'est pas si long comme transition vers l'écllosion de la *modernité* telle qu'entendue aujourd'hui.

Parler de *grande noirceur* pour qualifier cet épisode n'est-il pas exagéré? Je ne crois pas qu'une vingtaine d'années de gouvernement, au milieu du vingtième siècle, ait pu exercer un tel étouffement sur un peuple qui en a vu d'autres au cours de sa courte mais vigoureuse histoire. La fin des années cinquante et le début des années soixante ont vu apparaître, partout dans le monde, le passage d'une génération à une autre, le passage d'une certaine manière d'être et de penser, d'un certain état des choses à l'effervescence de la nouveauté. Kennedy succédant à Eisenhower (« *the torch has passed to a new generation* »), Jean XXIII à Pie XII, le départ de Franco en Espagne, de De Valera en Irlande et de Salazar au Portugal, le rock'n roll, Elvis, la mission sur la Lune, ces années fabuleuses marquaient un nouveau passage, et le Québec n'a pas été en reste, Lesage

succédant à Sauvé. Les Trudeau, Pelletier, Fillion, Marchand, Ryan, Laurendeau, O'Neill, Lévesque, et autres artisans de ce passage vers une société plus ouverte et plus moderne, ont tous surgi durant cette période.

Par ailleurs, le gouvernement dont Arthur Leclerc faisait partie fut le premier à mener le combat contre l'empiètement d'Ottawa dans les domaines du ressort provincial, en affirmant haut et fort l'autonomie des provinces dans les champs de compétence que la Constitution leur confiait. Il poussa la confrontation à un maximum lorsqu'il établit un impôt provincial sur le revenu, forçant le fédéral à reculer graduellement en cédant des points d'impôts au Québec pour en tenir compte, combat repris par la suite avec énergie par les libéraux de Jean Lesage, et qui se poursuit toujours.



Opération à l'Hôpital Saint Joseph de La Malbaie. Sur la photo : Robert Noreau, Arthur Leclerc, Victor Lacourcière et Paul-Émile Paquin.

Les programmes sociaux de l'époque n'étaient que le présage de ce qu'ils sont aujourd'hui, mais je me rappelle qu'en 1958 (j'avais alors quinze ans), lorsqu'il prit la tête du ministère de la Santé du Québec, Arthur Leclerc avait mis sur pied un comité d'étude chargé de proposer un modèle d'assurance-hospitalisation pour remplacer le système plutôt aléatoire des soins gratuits réservés aux « *nécessiteux* », comme on appelait alors les moins bien nantis. Il ne put mener son projet à terme car le gouvernement dont il faisait partie fut renversé en 1960, mais je me réjouis qu'il ait eu cette initiative. Sa perspective était celle de l'époque : on confierait au secteur privé (essentiellement des communautés religieuses) l'accomplissement de l'activité, le gouvernement

en établirait les règles et en superviserait l'exécution, et paierait les primes aux compagnies d'assurance qui, elles, défraieraient les services. Il avait contacté les représentants des grandes compagnies d'assurance afin de discuter des primes à payer pour assurer tous les Québécois en cas d'hospitalisation.

Au cours des dernières années de sa vie, il était devenu favorable à l'indépendance du Québec. Il s'en est fallu de peu pour qu'il ne donne ouvertement son appui au candidat péquiste dans Charlevoix en 1973, un certain... Jean Garon. La raison de son refus ? La loyauté qu'il devait à ses anciens organisateurs de l'Union nationale, sur qui il avait toujours pu compter lors de ses campagnes antérieures, et à qui il ne voulait pas faire l'affront de les abandonner. Je ne lui ai jamais demandé pour qui il avait finalement voté, cette année-là. Mais je devine ce qu'il a fait lors de l'élection suivante, celle de 1976.

Mon père

Il y avait chez mon père un côté *spectaculaire*, du moins pour le plus jeune de la famille, que j'étais. Ses actions étaient pour moi des exploits.

Il avait du panache, du prestige, une renommée justifiée par ses multiples talents de médecin, d'orateur, de fin causeur, de musicien. Son contact avec tout le monde était aisé, naturel, il aimait les gens. Il ne prenait pas d'alcool, il faisait partie du Cercle Lacordaire. Mais il ne laissait pas sa place dans n'importe quelle réunion familiale ou sociale, quel que fût le nombre d'invités ou le sujet de la rencontre.

Il jouait bien du violon et possédait une belle voix de ténor naturel, que notre mère, Antoinette Tremblay, accompagnait au piano. En fait, elle avait le plus grand talent et savait mettre celui de son mari en valeur, comme c'était le cas dans bien des familles, à l'époque. Il nous parlait de ses lectures (il était un liseur averse), nous racontait ses voyages (il était l'un des rares charlevoisiens de l'époque qui « *allaient en Europe* »), nous bombardait de questions,

de jeux de mots, de mots d'esprit et de farces. Le dictionnaire faisait partie de nos repas et arbitrait les questions douteuses ou insolubles (ah, ces innombrables tomes du Quillet-Flammarion que je devais aller chercher dans le bureau!).

Nous parlions de politique, de religion (il était pratiquant, assez conservateur, mais ne craignait pas d'exprimer ses doutes sur un tas de pratiques et de rituels), de musique, de nature (il adorait la mer, la forêt, les grands espaces, la chasse, la pêche, la natation et le sport en général, le tennis lui tenait à cœur, nous avions un *court* chez nous). À l'époque où la télévision n'avait pas atteint Charlevoix, il enregistrait, l'automne, sur une enregistreuse à ruban, la diffusion radio des parties des Séries mondiales de baseball pendant qu'il tenait son bureau de médecin; il les écoutait par la suite, et parfois de nouveau en plein hiver, avec son ami le docteur Jean-Guillaume Dufour de Baie-Saint-Paul.

Il était aussi naturellement doué pour le bricolage et la mécanique, et se tirait bien d'affaire pour réparer toutes sortes de bris (parfois avec une pièce de sa fabrication). « Il ne faut jamais être mal pris », disait-il comme s'il s'agissait d'une évidence. Il pouvait démonter et remonter un moteur hors-bord et le remettre en état. En fait, il était très débrouillard, et bien habile de ses mains.

À la maison, son ascendant était total sur notre famille de huit enfants. Parmi les valeurs qu'il nous inculquait, le sport constituait le côté *light* de ce qu'au fond il souhaitait pour nous, à savoir *l'effort*. Il abhorrait la paresse, et ne l'autorisait pas plus chez ses enfants ou chez les autres que pour lui-même, peut-être à cause de l'enfance austère qu'il avait connue. Il était devenu orphelin de père et de mère, avec huit autres petits frères et sœurs, à dix ans, à Trois-Pistoles. Il fallait nous lever tôt. Au Cap-à-l'Aigle, où nous passions l'été « les fesses à l'eau », le réveil de toute la famille à 6h30 n'était pas rare si papa avait vu une famille de canards tout près du bord, et nous n'avions pas le choix d'aller nous émerveiller avec lui. Il faut dire que son enchantement était communicatif !

Si la marée était haute, la baignade glacée dans le fleuve, toute la famille réunie,



De gauche à droite : Arthur Leclerc, Victor Lacourcière, Robert Noreau, Paul-Émile Paquin, Joseph Lambert, Incommu, Marcellin Rochette et André McNicoll. Coll. Hôpital de La Malbaie. C. 1048

s'imposait à tous, à moins de maladie extrême, ce qui ne pouvait pas arriver, puisqu'il était « docteur », et que nos petits bobos étaient renvoyés avec un « *c'est rien, ça va se passer* ». Si les cordonniers sont mal chaussés, ce sont les enfants de médecins qui sont mal soignés.

Il tenait à l'honneur, à l'exemple, au respect des autres. Nous devions aller à la messe et aux offices, avoir une conduite de bon chrétien (pas facile), remercier le bon Dieu pour tout ce qu'il nous donnait, et apprendre à partager (pas toujours facile non plus!). Il m'arrivait de l'accompagner dans ses visites de malades à domicile. Normalement je l'attendais dans la voiture, mais je me souviens d'une fois où il m'avait amené dire bonjour à la famille visitée; je n'oublierai jamais le mouvement sec avec lequel sa main avait fait *sauter* la tuque que j'avais sur la tête, et que j'avais oublié d'enlever en entrant dans la maison, ce qui constituait une impolitesse grave.

Il y avait un poète en lui, un poète qui s'ignorait mais qui se trahissait par le plaisir avec lequel il nous citait certains textes, et aussi, à l'occasion, par une capacité d'émerveillement presque enfantine, assortie de trouvailles souvent touchantes. Il m'avait parlé d'un concert auquel il avait assisté, et il m'avait décrit la section des cordes, où les archets

des violons s'élevaient et s'inclinaient en même temps, comme un champ de blé qui ondule sous la caresse du vent.

Il a beaucoup fréquenté, à une certaine époque, Mgr Félix-Antoine Savard, avec qui il a fait plusieurs voyages de chasse, de pêche ou simplement d'agrément, sur le fleuve et dans le bois. L'auteur de *Menaud* l'avait même félicité, un jour, pour le « beau coup » de fusil, en pointant la « blessure » sur le ventre du loup-marin tué, alors qu'il s'agissait... du sexe de l'animal !

Mon père nous a fait vivre une enfance proche de la nature, et surtout proche de la mer, où la marée, comme le coucher du soleil, est plus importante que l'heure. Il nous a montré à pêcher, à jouer au tennis, à ramasser le bois de grève, à chanter ensemble, à passer la gratte dans la côte pour ramener le gravier au milieu, à monter la chaloupe assez haut sur la grève pour que les « grand'mers » ne viennent pas la chercher.

Le rapport de chaque enfant avec son père est personnel, et ce lien s'inscrit dans la trame de son individualité. Quant à moi, je suis très fier du mien.

Arthur Leclerc était natif de Trois-Pistoles, mais il a passé sa vie adulte dans Charlevoix. L'homme et le pays se sont mutuellement adoptés, compris et aimés.



Jean-Robert Desgagné n'eut aucune peine à préférer la médecine au sacerdoce, à la fin de son cours classique. La vie religieuse que le Séminaire de Québec proposait comme idéal à ses élèves ne convenait pas à un amant des grands espaces de Charlevoix. De plus, Robert avait une amie qui voyait en lui un bon parti et qui ne l'incitait sans doute pas à prononcer des vœux de chasteté. Il aurait eu par ailleurs les qualités pour faire une carrière d'avocat, mais personne n'est venu lui vanter les mérites de cette profession au moment de faire son choix. Avec son expérience de chasseur, il considéra peut-être qu'il avait déjà commencé sur le gibier l'étude de l'anatomie qu'il allait poursuivre à la faculté de médecine, ce qui lui donnait une longueur d'avance.

Robert naquit en 1919 à Québec, où son père, J.-Étienne Desgagné, était enseignant. Lorsqu'Étienne fut nommé inspecteur d'écoles pour le comté de Charlevoix, en 1925, la famille déménagea à Baie-Saint-Paul, où elle s'établit pour de bon. Pendant son adolescence, Robert s'intéressa aux activités de plein air en vogue. Il aimait la pêche, la chasse et le ski. Il affectionnait le croquet au point d'aménager son propre terrain sur la propriété familiale, où il organisait des parties amicales.

Pendant ses études à Québec, Robert demeura chez sa tante, ce qui lui évita

les contrariétés de la vie de pensionnaire. Il se lia d'amitié avec Aimé Deraspe, un intellectuel avec lequel il écoutait les grandes œuvres de la musique classique et discutait des courants d'idées de l'époque. Ces activités culturelles influèrent sur le déroulement de sa carrière comme on le verra plus loin. Il entra à l'Université en 1940.

Débuter des études en médecine au moment où la guerre faisait rage en Europe signifiait s'engager dans un mélange d'activités médicales et militaires. La faculté de médecine avait aménagé les cours de façon à permettre aux étudiants de recevoir une formation militaire tout en obtenant leur diplôme de médecin au bout de la période habituelle de cinq ans. Robert garda un bon souvenir de cette période pour une simple raison : le grand comédien et intellectuel Doris Lussier suivait le même cours militaire, qu'il transforma en véritable fête.

Avant l'obtention de son diplôme, Robert fit la dernière partie de son internat à l'hôpital Saint-Michel-Archange. C'est à ce moment que le souvenir de ses longs échanges avec Aimé Deraspe fit germer en lui l'idée de se spécialiser en psychiatrie. Il fut encouragé dans cette voie par le surintendant de l'hôpital, le Dr Charles-A. Martin. Au terme de ses études en médecine en 1945, il se joignit à l'équipe de psychiatres de l'hôpital.

Ce choix causa une surprise dans la parenté, à Baie-Saint-Paul, car on fondait beaucoup d'espoir sur Robert pour donner à la population locale un nouveau médecin. Il n'y avait que deux médecins pour Baie-Saint-Paul et les environs. De plus, l'un de ces médecins devait assumer la tâche de surintendant de l'hôpital Sainte-Anne. On fit valoir à Robert tous les avantages qu'un retour dans sa famille et dans son village pouvait comporter. Il résista aux appels pressants jusqu'à l'été 1946. Puis, il quitta Québec et prit le chemin de Baie-Saint-Paul pour s'y installer. En 1948, il épousa Paule Ménard. Au début des années 1950, il acheta de Gonzague Gariépy une grande maison en plein cœur du village de Baie-Saint-Paul, près du pont enjambant la rivière du Gouffre. C'est là que Paule

et lui élevèrent leurs sept enfants, juste devant l'église, au numéro 1 de la rue Sainte-Anne.

Au cours des années 1940 et 1950, la pratique médicale dans une région rurale ne se faisait pas seulement dans un cabinet. Le médecin devait se déplacer lui-même pour rendre visite aux malades dans un rayon d'au moins 35 km. Sur le territoire que l'on appelait Charlevoix Ouest, certains chemins de campagne étaient à peine carrossables par mauvais temps. Se déplacer la nuit comportait des risques qui ne manquaient pas de susciter de l'inquiétude dans la famille. En hiver, l'autoneige était parfois le seul moyen de transport permettant d'atteindre les malades, quand ce n'était pas le chemin de fer longeant les caps.

Lorsque le médecin devait se rendre à Petite-Rivière-Saint-François, la nuit, il lui fallait réveiller l'employé du CN pour faire le voyage dans une draine ne comportant qu'une banquette pour quatre personnes assises à la belle étoile, avec un pare-vent comme seule protection. Au mois de mars, on pouvait admirer la clarté la lune, sans toutefois en tirer la moindre chaleur.

Pour emmener le médecin à l'île aux Coudres, l'été, une coquille de noix venait le chercher au vieux quai situé au pied du cap aux Corbeaux. Le quai était délabré. Il n'en restait qu'une jetée faite de grosses pierres couvertes de varech par endroits, sur lesquelles le médecin marchait, ses deux troussees à la main. Le bateau mouillait près de la jetée. Le capitaine jetait une frêle passerelle jusque sur les pierres. Pour la franchir sans se retrouver à l'eau, le médecin devait choisir le moment pour passer entre deux vagues. C'était un vrai cauchemar. En hiver, les canoteurs de l'île arrivaient dans leur canot à glace et pouvaient terrir près du quai. Mais, la traversée n'était pas de tout repos, car le canot prenait des allures de montagne russe lorsqu'il montait et descendait des glaces.

Afin de se rendre la vie un peu moins dure, Robert fonda une entreprise avec Jean-Joseph Simard pour faire l'acquisition d'un avion capable de relier



*Banquet en l'honneur de Mgr J.-B. Boivin, jeudi
23 octobre 1952
École normale, Baie-Saint-Paul*

Baie-Saint-Paul à l'île aux Coudres. Les deux propriétaires espéraient rentabiliser leur investissement en offrant un service de transport de passagers et de marchandises entre l'île et la terre ferme. Ils engagèrent Alain Trottier, un pilote de brousse d'expérience. La population de l'île et le médecin y trouvèrent bien des avantages en été comme en hiver. Un jour, Robert accepta même d'aller faire un accouchement à Bergeronnes, où existait une piste d'atterrissage. C'était l'été, et le plafond bas obligea le pilote à réaliser le vol sans instrument et à basse altitude, en suivant le contour du rivage du fleuve.

Comme les autres médecins de Baie-Saint-Paul, Robert pratiqua sa profession auprès des malades psychiatriques de l'hôpital Sainte-Anne, malades parmi lesquels se trouvaient des cas assez lourds. Un jour, lors de la visite du



M. Ludger Pagé, président; M. Jean-Guy Poisson, vice-président; révérend frère Rosario, supérieur de l'Académie St-Joseph; M. Roland Boily, secrétaire; M. Roland Bouchard, secrétaire-trésorier; MM. Gérard Gilbert, J.-Robert Desgagné, m.d., Rosaire Gravel, Gérard Perron, tous directeurs. N'apparaissent pas sur la photo : MM. J.-Olivar Gariépy, Jean-Joseph Simard, Lucien Bouchard et Paul Cimon, directeurs.

surintendant de l'hôpital Saint-Michel-Archange, un malade lui chipa son cigare et n'en fit qu'une bouchée. Robert avait oublié d'avertir l'invité que ce malade mangeait tout ce qui lui tombait sous la main. En outre, le médecin de l'époque devait intégrer à leur pratique des actes qui n'en font plus partie de nos jours. En plus de s'occuper des troubles physiques, le médecin devait s'occuper des maladies de l'âme et des problèmes familiaux. Un jour, Robert a dû essayer de convaincre un homme de « ménager » sa femme, puisqu'elle venait d'accoucher d'un septième enfant taré.

La pratique médicale en région rurale pouvait venir à bout de la santé d'un médecin assez rapidement. Le manque de sommeil, les longues journées, les inquiétudes, les repas interrompus ou pris à la sauvette, tout contribuait à ronger les capacités d'un homme normal. Aussi, après 25 années de vie trépidante, Robert fut heureux de travailler surtout auprès des malades de l'hôpital de Baie-Saint-Paul.

Dans les villages du Québec, le médecin fait partie des personnages dont on sollicite la participation au sein des

organismes locaux. Dès son retour à Baie-Saint-Paul, en 1948, Robert accepta de participer à l'organisation des fêtes du 250^e anniversaire de la fondation de la paroisse. Puis, il fut présent lors des festivals, des événements sportifs et des fêtes publiques. Membre du conseil municipal et président des Chevaliers de Colomb, il s'intéressa de façon particulière au domaine de l'éducation et occupa la présidence de la Commission scolaire régionale de Charlevoix Ouest, ce qui lui donna l'occasion d'accueillir un jour le premier titulaire du poste de ministre de l'Éducation du Québec, Paul-Gérin Lajoie.

Enfin, nombre de mordus de la pêche de la région de Baie-Saint-Paul ont connu Robert comme un bon gars qui ne manquait pas de les inviter au moins une fois par été pour taquiner la truite au Grand lac à l'Ange, sur les terres du Séminaire de Québec. Robert a longtemps loué ce lac. Les grosses prises y étaient fréquentes si on se fie aux histoires racontées par les pêcheurs. On est même allé jusqu'à affirmer qu'il fallait parfois utiliser un palan pour hisser la truite jusque dans la chaloupe.

Échos de Charlevoix à la Faculté de Médecine de l'Université Laval (1957-2009)

Par Jean-Pierre L. Bouchard et Roland R. Tremblay

Il faut remercier officiellement la Société d'histoire et la direction de la revue Charlevoix pour avoir planifié et publié ce document sur les principaux acteurs dans le domaine de la santé depuis les origines de Charlevoix. Cette production touche surtout les médecins et elle est forcément incomplète, car il n'y a pas de registre ancien ou moderne pour les sages-femmes, les infirmières, les bénévoles qui ont assisté le « corps médical » dans notre beau pays. Il y a quelques décennies, on parlait encore de la médecine comme d'un sacerdoce, c'est-à-dire une vie consacrée de façon désintéressée à sauver des vies, sinon des âmes.

Nous aurions aimé compléter cette publication par de courtes notes biographiques de tous les médecins qui sont nés dans Charlevoix. La tâche s'est avérée trop grande pour le temps et les moyens disponibles : elle reste à faire. Il faudrait aussi un jour souligner la présence de nombreux médecins qui possèdent une résidence secondaire dans Charlevoix et qui y passent quelques mois ou toute l'année en villégiature entre « la mer » et nos montagnes. À l'occasion ils prêtent aussi main forte aux soins ou à l'organisation des soins de santé dans le milieu qu'ils ont choisi et c'est ainsi qu'ils nous disent leur amour de Charlevoix...

Pour compléter cet ouvrage, la direction de la revue nous a demandé de présenter un résumé de la carrière universitaire et des travaux de recherche de quelques médecins et scientifiques natifs de Charlevoix qui ont occupé un poste à la Faculté de médecine de l'Université Laval au cours des cinquante dernières années.

Didier Dufour D.M.V., D.Sc. (1926-1983)

Le fils d'Adrien Dufour et de Lumina Tremblay vient de la famille ancestrale de Robert Dufour et Anne Migneron qui s'incorpore au noyau des fondateurs dès la fin du XVII^e siècle à Baie-Saint-Paul. Didier quitte sa paroisse et sa famille pour « suivre le cours classique » au Séminaire de Nicolet et obtenir le diplôme de B.A. en 1947 et celui de Docteur en

médecine vétérinaire à l'Université de Montréal en 1952. Il poursuit ses études en médecine expérimentale chez le docteur Hans Selye (1952-1954) et en biochimie des hormones à l'Université McGill (1953-1954) avant de recevoir le titre de Doctorat ès sciences biologiques, à l'Université Laval en 1956. Il se joint au corps professoral dès 1957 et il est nommé professeur agrégé en 1964.

Le Docteur Didier Dufour est un passionné et un avant-gardiste. Son enseignement et sa recherche touchent surtout l'immunologie et la cancérologie. Il participe à la création d'un réseau interuniversitaire pour la détection des maladies génétiques, à l'époque une première mondiale. Il participe aussi à la création du Centre de recherche en cancérologie de l'Hôtel-Dieu de Québec dont il est le directeur pendant quelques années. Sur le campus, il organise et dirige le Service des animaux de laboratoire de l'Université Laval. Il fut aussi directeur général des laboratoires du Ministère de la Santé.

Sa forte personnalité et son rayonnement rejaillira sur Charlevoix, son pays d'origine : il est figurant dans deux films de Pierre Perrault, « Un pays sans bon sens » et « Le goût de la farine ». Il organise le premier Congrès mondial d'immunologie de langue française, à Pointe-au-Pic en 1976. Il est décédé prématurément à Québec le 26 décembre 1983 à l'âge de 57 ans. (Source : M. James H. Lambert, archiviste, Division des archives de l'Université Laval)

Yves Warren M.D., F.R.C.P.C. (1933-2005)

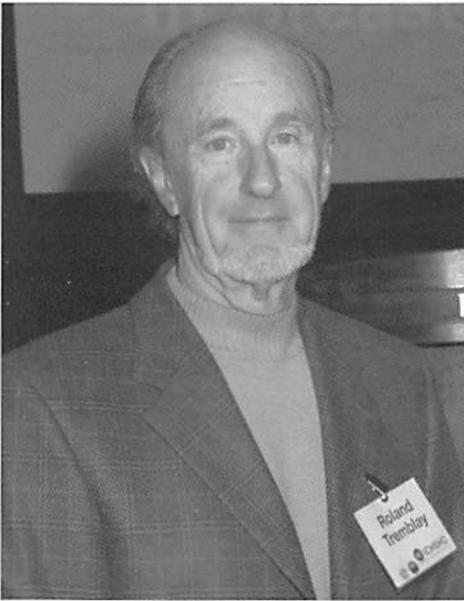
Le Docteur Yves Warren est né à Pointe-au-Pic en janvier 1933 d'une famille qui s'installe dans Charlevoix après la Conquête. L'ancêtre John Warren est un ancien militaire écossais qui fait d'abord office de cordonnier à Baie-Saint-Paul et se marie sur le tard pour s'établir à La Malbaie. Près de deux siècles plus tard, Yves est transplanté dès l'âge de 11 ans de Charlevoix à Montréal pour « le cours classique » au Collège Brébeuf (B.A. 1952) et le cours de médecine

à l'Université de Montréal (MD 1956) où il complète sa formation spécialisée en médecine et en néphrologie. Il y ajoute quatre années de recherche, dont trois à l'Université Yale à New Haven, Connecticut, et il choisit à son retour de s'installer à Québec (1965). C'est à l'Hôtel-Dieu qu'il décide d'implanter le Centre de néphrologie pour l'Est du Québec, en raison de la présence d'un département reconnu d'urologie et d'un rein artificiel encore peu utilisé à l'époque. Il y monte un laboratoire de recherche, implique l'Université Laval dans le recrutement de professeurs cliniciens et chercheurs, met en place l'hémodialyse hospitalière chronique en 1967 et la transplantation rénale en 1972.

La vision dynamique du développement d'un service de néphrologie à l'Hôtel-Dieu de Québec, il la transpose à l'Université Laval pour mettre sur pied le programme de formation spécialisée en néphrologie et bonifier l'enseignement de la médecine au premier cycle. Il recrute plus d'une dizaine de néphrologues dans son équipe. De 1975 à 1980, il assume la lourde tâche de Directeur du Département de médecine tout en conservant ses fonctions cliniques et administratives à l'Hôtel-Dieu. Il prend sa retraite de l'Université Laval le 1^{er} juillet 2000 et le doyen Marc Desmeules souligne alors « qu'il fait partie des bâtisseurs qui ont donné à notre réseau hospitalo-universitaire... des services spécialisés de très grande qualité... pour les soins à la population, l'enseignement et la recherche ». Il est décédé à l'automne 2005. (Source : Docteur Gérald Guay, son inlassable assistant).

Roland R. Tremblay M.D., Ph.D., F.R.C.P.C.

Né à Saint-Hilarion en 1939, Roland R. Tremblay a fréquenté l'école du quatrième rang, institution dirigée par madame Azilda Bergeron, pendant six ans. Ses études classiques commencent au Séminaire de Chicoutimi et se terminent au Séminaire de Québec. En 1959, il est diplômé ès Arts (BA) et en Philosophie (BPh) de l'Université Laval.



Dr Roland R. Tremblay

Admis à la Faculté de médecine de l'Université Laval, il obtient son diplôme de médecin (MD) en 1964 et commence sa formation spécialisée en endocrinologie. Il passe trois années avec le professeur Claude Fortier du département de physiologie et développe des modèles d'intervention basés sur les principes des systèmes asservis. Il obtient ainsi un Doctorat ès Sciences (DSc) qui l'amène à poursuivre des études postdoctorales à l'Université Johns Hopkins et aux Instituts nationaux de santé (NIH) à Bethesda, Maryland. Il y travaillera sur le mécanisme d'action des hormones stéroïdiennes dans différents tissus.

En 1970, il adhère au groupe de jeunes chercheurs appelés à développer la recherche clinique et fondamentale au CHUL. Détenteur de subventions du Conseil de la recherche médicale du Canada, du Fonds de la recherche en santé du Québec et du Conseil national de la recherche du Canada, ses travaux seront particulièrement remarquables par l'isolement de gènes ou de protéines qui jouent un rôle important dans l'hirsutisme chez la femme, le cancer de la prostate chez l'homme et l'infertilité masculine. Parfois entouré de 10 à 12 étudiants diplômés et de professionnels de recherche, il réalise plus de 250 publications scientifiques et présente ses résultats de recherche à différents congrès autour du monde.

Dans le cours de cette carrière biomédicale, Roland R. Tremblay complète sa formation

en anthropologie sous la direction du professeur Marc-Adélarde Tremblay de la Faculté d'anthropologie et de sciences sociales et originaire des Éboulements. Il obtient un doctorat en philosophie (PhD) en 1998 pour ses travaux relatifs à l'infertilité masculine chez les Fons du Bénin.

Ses activités universitaires l'ont amené à siéger à plusieurs Conseils de l'Université Laval, à présider des Sociétés scientifiques au Canada, à évaluer des subventions de recherche pour plusieurs organismes subventionnaires ainsi que des articles scientifiques pour des revues de recherche. Malgré toutes ces activités universitaires, Roland R. Tremblay a toujours conservé son expertise de spécialiste en endocrinologie (CSPQ, FRCPC) pour l'enseignement à la Faculté de médecine et la pratique dans plusieurs milieux hospitaliers, notamment le Centre Hospitalier de La Malbaie. Il demeure directeur du laboratoire d'andrologie et de la Banque de sperme du CHUQ, en attendant de jouir pleinement de sa retraite dans les Jardins Merlebleu de Portneuf où il s'adonne à l'horticulture ornementale. En 2008, il recevait la plus haute distinction en horticulture, soit Chevalier de l'Ordre de Romarin.

**Jean-Pierre L. Bouchard M.D.,
F.R.C.P.C.**



Dr Jean-Pierre L. Bouchard

Jean-Pierre L. Bouchard est né à Baie-Saint-Paul le 25 novembre 1940, accueilli par les mains expertes du docteur Arthur Leclerc. Il reçoit un Baccalauréat-ès-Arts (BA 1961) et le Doctorat en Médecine

de l'Université Laval (MD1965). Il est boursier de la « Donohue Brothers » de Charlevoix durant ses années de médecine. Il complète sa formation en médecine et neurologie à Québec, à l'Hôpital de l'Enfant-Jésus (1964-1968) et à l'Université de Toronto (1968-1971), dont deux ans de recherche en pathologie des maladies neuro-musculaires au Banting Institute. Il est certifié en neurologie en 1971 (CSPQ et FRCPC) et débute sa pratique au Département des sciences neurologiques à l'Hôpital de l'Enfant-Jésus.

Après les études, c'est le début de la vie professionnelle et aussi de la carrière universitaire dont il gravit les échelons comme professeur adjoint (1971), agrégé (1976) et titulaire (1985) au département de médecine, Faculté de médecine, Université Laval. Il est le premier titulaire du poste de vice-doyen aux affaires cliniques (1981-1985). Déjà impliqué dans la réforme du programme du cours de médecine pour la neurologie dès le milieu des années 1970, il prend la charge du cours de premier cycle de type « apprentissage par problème » (Système Nerveux MED-18653) de 1986 à 2006 avant d'accéder à la retraite universitaire en juillet 2008.

Sa carrière universitaire comprend aussi un volet de recherche qui lui a permis de produire plus de 150 publications générales et scientifiques et autant d'abrévés et de conférences. Son principal thème de recherche clinique est l'Ataxie Spastique de Charlevoix-Saguenay, avec la première description clinique en 1978 et l'identification du gène dans *Nature Genetics* en 2000. Il a signé plus de 25 articles, abrévés et chapitres sur ce sujet depuis 1978. Il est toujours très actif dans le suivi des malades et la recherche clinique et génétique de plusieurs autres maladies neurologiques (ataxies, polyneuropathies, dystrophies musculaires) que l'on retrouve dans Charlevoix et dans l'est du Québec.

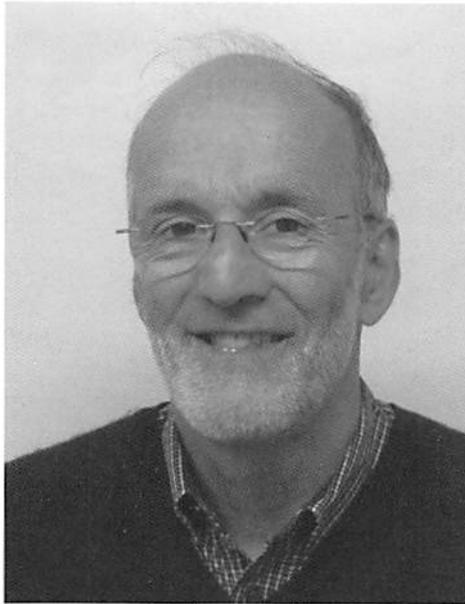
Après avoir participé à la consultation neurologique générale à Baie-Saint-Paul dans les années 1970 et à La Malbaie dans les années 1990, le docteur Bouchard met en place la Clinique multidisciplinaire des maladies neuromusculaires. Depuis 1998, il est le titulaire de cette clinique

qui dessert une clientèle adulte jeune à mobilité réduite, incluant les personnes atteintes de sclérose en plaques, à la fréquence d'une clinique mensuelle alternant entre Charlevoix-Est et Ouest.

Au niveau social, il a été membre fondateur du Groupe d'Intervention sur les Maladies Héréditaires de Charlevoix (GIMHEC) en 1984. Il projette toujours la mise en place du dépistage des maladies récessives et d'un service de conseil génétique dans Charlevoix. Il s'est intéressé à la Société d'histoire de Charlevoix dès ses débuts et en a été vice-président de 1986-1992. À cette époque, il était aussi président du Club de recherche clinique du Québec (1989-90), puis de la Société canadienne de neurologie (1994-95). Il est présentement président du Comité des maladies métaboliques héréditaires rares (MMHR) du Conseil du médicament du Québec et membre du Conseil d'administration du Musée d'art contemporain de Baie-Saint-Paul.

Angelo Tremblay M.Sc., Ph.D.

Angelo est né à Saint-Fidèle le 20 janvier 1952, d'une famille Tremblay bien connue dans Charlevoix, propriétaire de la fameuse « Crèmerie ». Il affirme n'avoir jamais totalement quitté Charlevoix puisqu'il y possède encore aujourd'hui une résidence. Mais il a bien fallu s'en éloigner quelques années pour compléter ses études secondaires et collégiales (1971) au Petit Séminaire de Québec. Après un Baccalauréat en éducation (majeure en éducation physique) en 1974 et une Maîtrise en diététique (1977) il se joint au professeur Claude Bouchard, participe au développement du Laboratoire des Sciences de l'activité physique (LABSAP) et y complète son Doctorat en physiologie (Ph.D.). Dès l'automne 1976, il s'engage dans une carrière universitaire et un programme de recherche visant à mieux comprendre les causes de l'obésité.



Dr Angelo Tremblay

C'est dans ce domaine qu'il acquiert une réputation internationale en documentant les effets du manque de sommeil, du manque de vitamines et de minéraux et de la pollution chimique comme facteurs de risque de surpoids. Il porte la « bonne nouvelle » comme scientifique visiteur aux U.S.A. et en Europe et participe à plus de 450 publications et communications. Il reçoit en 1997 le Prix « Albert Creff », décerné par l'Académie nationale de médecine de France et plusieurs autres distinctions. Plus récemment, ses recherches ont également révélé que l'effort cognitif soutenu pourrait s'ajouter à la liste des facteurs qui influencent l'appétit chez les humains. Voilà, dit-il, de quoi maintenir un fort attachement envers la manière traditionnelle de vivre dans Charlevoix!

Angelo Tremblay est professeur titulaire au Département de médecine sociale et préventive (division de Kinésiologie) à la Faculté de Médecine et se préoccupe également de trouver des solutions aux problèmes d'obésité. Il a réalisé plusieurs études portant sur l'impact de la nutrition, de l'activité physique et d'agents pharmacologiques sur la

condition des personnes obèses. Ce volet de sa recherche l'a amené à considérer les effets du lait sur la « prise alimentaire » et différents indicateurs de santé : c'est un petit rappel de son premier travail à la Crèmerie! Comme titulaire de la « Chaire de recherche du Canada en environnement et bilan énergétique » depuis près d'une dizaine d'années, Angelo est devenu un expert reconnu en matière de prévention et de traitement de l'obésité, la maladie du siècle dans les pays riches, et il y travaille sans relâche avec des équipes du réseau universitaire et du réseau de la santé à l'Hôpital Laval.

En guise de conclusion : Éloge du terroir.

Au cours des dernières décennies, la région de Charlevoix s'est vu confirmée comme reine de beauté naturelle (Réserve mondiale de la biosphère, Capitale canadienne de l'art) et parée d'une infrastructure touristique solide et moderne (Le Manoir, le Casino, Le Massif). Les vieilles fermes ont fourni des produits spécialisés et recherchés de la culture légumière et de l'élevage (veau et agneau de Charlevoix). Nos laiteries ont visé et atteint l'excellence (Mignerons, Ciel). Quelle épopée pour le terroir! En même temps, nombre de nos jeunes ont fait carrière dans les domaines de l'art, de la musique, de l'enseignement, du sport, des professions libérales et des sciences. Tous ont été fiers de leur origine charlevoisienne et ont contribué à construire un monde meilleur. C'est ce que nous avons aussi tenté de faire dans le domaine de la santé à la Faculté de Médecine de l'Université Laval.

Afin de compléter notre recherche au sujet de l'histoire médicale de Charlevoix nous avons voulu rencontrer quelques médecins de la région et connaître ainsi quelques-uns de leurs souvenirs. Les entrevues ont été réalisées de décembre 2008 à janvier 2009 auprès de 5 médecins ayant pratiqué dans Charlevoix.¹

Le mode de paiement

Le médecin d'hier est confronté à la nécessité de se créer une clientèle afin d'assurer la survie de sa pratique. Si certains reprennent le poste d'un médecin déjà établi, d'autres doivent se faire connaître dans le milieu avant de s'assurer une clientèle fidèle. L'affaire n'est pas si simple car avant 1971, les clients doivent défrayer le coût de leur visite chez le médecin et plusieurs ne sont pas en mesure de payer. Tous les médecins interrogés disent qu'à cette époque ils devaient tolérer un important crédit et souvent oublier les factures. Carmen Frève, fille du Dr Léonard Frève, raconte ainsi que son père recevait souvent des paiements « en nature » comme des légumes, de la viande, des cordes de bois. La plupart des médecins affirment ainsi que ce n'est qu'après l'arrivée de l'assurance-maladie au Québec qu'ils ont commencé à recevoir une rémunération plus acceptable et surtout plus stable.

Les difficultés de transport

Les déplacements sur le territoire charlevoisien ne sont pas simples. Les médecins se rendent autrefois visiter des malades ou faire des accouchements dans les villages et rangs plus éloignés en calèche ou en carriole. Le transport d'hiver était particulièrement incertain et souvent même dangereux. Toutefois, à compter des années 1940, les médecins peuvent davantage compter sur des automobiles et des « snowmobiles » durant l'hiver. L'île aux Coudres est un secteur particulièrement difficile d'accès et en hiver il faut traverser en canot sur les glaces avant que le traversier d'hiver ne fonctionne à partir de la fin des années 1950. Peu importe les tempêtes, le froid, les mauvais chemins les médecins de



Les résidences des docteurs Victor Lacourcière (première à droite) et Arthur Leclerc situées sur la rue Saint-Étienne à La Malbaie. Coll. Louise Lacourcière

Charlevoix n'hésitent jamais à prendre la route pour soigner des personnes malades où qu'elles se trouvent.

Un travail « sept jours sur sept » et « le jour et la nuit »

Tous les médecins interrogés sont unanimes à dire que la pratique de la médecine d'hier était un travail « sept jours sur sept » et « le jour comme la nuit ». Par exemple les médecins recevaient à leurs bureaux de nombreux patients qui venaient au village le dimanche après la messe. Aussi, des personnes venaient souvent les chercher en pleine nuit pour aller au chevet d'un malade et souvent pour un accouchement. Une histoire amusante illustre un peu cette situation alors qu'un monsieur de Clermont s'était fait jouer un tour par des amis et que ces derniers lui avaient fait croire qu'il devait aller se faire peser chez le médecin à 5 heures du matin pour que la balance soit plus précise. L'homme s'est ainsi rendu à 5 heures du matin frapper à la porte du docteur André Mc Nicoll pour se faire peser ce qui ne manqua pas de réveiller le pauvre médecin mais aussi de susciter par la suite bien des rires!²

Les accouchements

Sans doute le geste médical le plus fréquent des médecins d'hier était d'aller

faire des accouchements, car les familles étaient nombreuses autrefois. À l'époque, il fallait se rendre « aux maisons » pour les accouchements. L'affaire n'était pas toujours facile et suscitait bien des énervements comme en fait foi ce récit du Dr Laurent Ouellet :

« J'étais à Saint-Urbain à cette époque-là... la patiente était couchée au deuxième étage et allait accoucher. Je traînais tout le nécessaire dans ma voiture pour faire les accouchements. Là, je demande au mari, qui était un peu nerveux, d'aller me chercher ma bassine dans mon auto. Et puis il est arrivé avec mon sac de golf... »

Le Dr Hermann Gilbert se souvient qu'il y avait des sages-femmes qui assistaient autrefois lors des accouchements et même que la plupart des villages ou des rangs en avait une. Il y avait aussi le cas des « filles mères » comme on disait alors soit les femmes devenant enceintes « hors des liens du mariage ». La situation était parfois presque dramatique tellement il était difficile d'aborder la question ouvertement :

« J'ai été témoin du cas d'une demoiselle venant consulter mon père le Dr Paul-Émile Paquin avec sa mère qui disait que sa fille avait mal au foie. Mon père l'a fait passer dans son bureau pour un examen et il s'est vite aperçu que la jeune fille était

enceinte de plusieurs mois. Devant sa mère qui disait toujours que sa fille avait mal au foie, mon père a déclaré : « Oui madame et je vous conseille de prendre le prochain train pour Québec avec elle, car votre fille va accoucher d'un foie demain ! »³

C'étaient des situations très difficiles et les « filles mères » devaient le plus souvent se rendre accoucher à l'extérieur de la région à Québec et parfois même à Montréal afin d'éviter le jugement populaire. À partir des années 1940, mais surtout après 1950 les femmes de Charlevoix ont été plus nombreuses à accoucher à l'hôpital de La Malbaie désormais accessible. À Baie-Saint-Paul les accouchements se font à l'hôpital après 1970. À partir des années 1960, il n'y a presque plus de femmes qui accouchent aux maisons dans notre région.

Médecin des pauvres

Plusieurs médecins de la région ont reçu lors de leur décès de vibrants hommages. Madame Louise Lacourcière nous a ainsi fait part d'un document rendant hommage à son père le docteur Victor Lacourcière en ces termes :

« Le docteur Lacourcière m'a toujours impressionné parce qu'il était humble. Parce qu'il était le médecin des pauvres. Parce qu'il a vécu dans une simplicité exceptionnelle par rapport aux membres de sa profession. À ce titre, je crois qu'il a servi la leçon à ses confrères et, plus encore, à certains intellectuels toujours empressés de qualifier de profiteurs certains membres des professions libérales. »

Il faut aussi signaler l'important hommage reçu par le Dr Joseph-Arthur Lapointe qui a fait l'objet d'un impressionnant article dans les pages du quotidien Le Soleil de Québec lors de son décès survenu le 28 octobre 1949.

Médecins à l'usine

Un poste de médecin dans Charlevoix-Est amenait quelquefois la tâche de médecin à l'usine de Clermont comme en témoigne ici madame Louis Lacourcière :

« Mon père a été médecin pour la Donohue pendant très longtemps. C'est

lui qui allait à la fin de la journée pour évaluer les travailleurs. Il l'a fait jusqu'à son décès en 1969. Il connaissait bien les employés de la Donohue. Moi, quand j'étais jeune, il allait pratiquement tous les jours à l'usine. Il s'occupait du suivi de certains patients et aussi des cas d'accidents. »

Le Dr André McNicoll de Clermont a aussi occupé cette fonction comme le raconte le Dr Laurent Ouellet qui lui a succédé dans cette tâche :

« Au départ, c'était le docteur André McNicoll qui allait à l'usine Donohue mais après sa maladie et sa retraite, j'ai pris la relève. Il y avait aussi l'usine de câbles Reynolds où j'allais. C'était de la médecine industrielle au départ, mais surtout de la consultation. À cette époque j'allais à la Donohue deux fois par semaine, une fois à la Reynolds. Ensuite, ça a diminué. »

Des hommes engagés

Les médecins d'hier sont des hommes engagés faisant nécessairement partie de l'élite intellectuelle du secteur où ils résident. Certains se sont engagés en politique comme le Dr Marc-Pascal Laterrière des Éboulements qui a été député durant une trentaine d'années environ au 19^e siècle et bien sûr le Dr Arthur Leclerc député de Charlevoix de 1936-1939 puis de 1944 à 1962. Certains comme le Dr Léonard Frève des Éboulements, le Dr Joseph-Arthur Lapointe de La Malbaie, le Dr Édouard Boudreau de Baie-Saint-Paul, parmi d'autres, ont été maires de leur municipalité respective. Certains s'engagent dans les groupes sociaux et l'activité communautaire comme le Dr Yves Tourville de Baie-Saint-Paul. D'autres dans des activités culturelles comme le Dr Paul-Émile Paquin de La Malbaie dans une Société de Concerts et plus encore dans la création d'une salle de cinéma dans sa ville. Les médecins d'autrefois sont donc généralement très présents dans leur communauté.

La chirurgie

Autrefois, les médecins agissaient comme chirurgien à leur bureau. Avec le développement des hôpitaux à La Malbaie (à compter de 1944) et à Baie-Saint-Paul (à partir de 1970), les

chirurgiens ont opéré à ces endroits. Le Dr Arthur Leclerc a ainsi été longtemps chirurgien à l'hôpital de La Malbaie. Le Dr Yves Tourville est clairement un pionnier à titre de chirurgien à Baie-Saint-Paul et il discute même de son éventuel engagement à ce titre dès 1964 avec Sœur Gisèle Fortier (PFM) alors directrice de l'hôpital de Baie-Saint-Paul. Il travaille aussi à titre de chirurgien à La Malbaie où la situation n'est pas très moderne au début des années 1970 :

« C'est ainsi que lorsque j'ai commencé à pratiquer à l'hôpital de La Malbaie comme chirurgien j'ai demandé des fils pour faire de la chirurgie. La religieuse responsable m'a alors tendu des vieux fils. J'ai alors exigé qu'à partir de ce moment les fils utilisés pour la chirurgie soient tous neufs. »

Le Dr Yves Tourville fut ainsi un précurseur dans le domaine de la chirurgie dans Charlevoix et surtout à Baie-Saint-Paul où lors de sa retraite en 2001 la collectivité lui a rendu un vibrant hommage.

Nombreux accidents routiers

Le Dr Hermann Gilbert raconte que durant les années 1960 et 1970 les accidents routiers étaient nombreux à Baie-Saint-Paul. Bien sûr, le réseau ambulancier n'était pas ce qu'il est aujourd'hui et le Dr Gilbert devait aller « préparer » les accidentés en vue de leur transfert à Québec (dans les années 1960 il n'y avait pas encore d'hôpital à Baie-Saint-Paul) au bord de la route. « Nous donnions des soins derrière des couvertures », raconte-t-il, et « c'était souvent très pénible ». Heureusement, l'amélioration des routes et de la sécurité routière a fait baisser les accidents depuis quelques décennies.

Bureaux privés et cliniques

Les médecins avaient presque tous un bureau pour recevoir les malades et qui était attenant à leur résidence. Le Dr Léonard Frève avait même une « pouponnière » ou une maternité de plus d'une dizaine de lits dans ses bureaux. Le Dr Hermann Gilbert possédait un bureau sur la rue Saint-Jean-Baptiste à Baie-Saint-Paul et il décorait sa vitrine lors du Festival Folklorique notamment.

En 1971, les Docteurs Hermann Gilbert, Jean-Denis Paquet, Jacques Cloutier, Victor Bouchard se sont associés afin de créer une clinique médicale à Baie-Saint-Paul. Depuis cette date plusieurs autres cliniques se sont établies dans Charlevoix notamment à La Malbaie et à Clermont.

*Les fondateurs de la
Clinique médicale Fafard à
Baie-Saint-Paul : de gauche
à droite, Victor Bouchard,
Hermann Gilbert, Jean-Denis
Paquet et Jacques Cloutier.
Coll. Victor Bouchard*



Une pratique bien différente : l'accessibilité des soins et la présence de femmes

Désormais la pratique des médecins dans Charlevoix est bien différente notamment grâce à l'accessibilité des soins offerts depuis l'établissement de l'assurance-maladie. Les médecins ont depuis ce temps bien plus de clients qu'autrefois car la gratuité enlève la crainte de devoir payer les services et permet à tous et à toutes d'utiliser les ressources médicales. Cependant, les besoins grandissent sans cesse si bien qu'on parle aujourd'hui de pénurie de médecins alors que Charlevoix n'a jamais compté autant de médecins dans toute son histoire...

Aussi la présence de femmes à titre de médecins oeuvrant dans Charlevoix a quelque peu changé la pratique. Pour ces

professionnelles la qualité de vie a pris une place plus importante que pour les anciens médecins travaillant « sept jours sur sept ». Elles veulent ainsi pouvoir élever leurs enfants et bénéficier de plus de temps pour la famille. L'évolution des choses a donc créé une pratique médicale bien différente et cela changera encore dans l'avenir sans nul doute. Comment? C'est une histoire qui s'écrit déjà mais qui fait partie de notre présent et non du passé que l'on évoque cependant toujours avec un peu de nostalgie.

¹ Les médecins suivants ont été interrogés : Dr Jean-Denis Paquet, Dr Laurent Ouellet, Dr. Victor Bouchard (et son épouse Carmen Frève), Dr. Yves Tourville et le Dr Hermann Gilbert. Nous aurions pu allonger cette liste mais le temps nous a manqué. Néanmoins, ces entrevues nous permettent de faire un tour d'horizon assez complet de la situation. Notons aussi que Madame Louise Lacourcière, fille du Dr Victor Lacourcière et Madame Pauline Paquin (décédée en 2007), fille du Dr Paul-Émile Paquin, ont aussi été interrogées.

² Anecdote racontée par Madame Raymonde Simard de Clermont.

³ Anecdote racontée par Madame Pauline Paquin de La Malbaie.

MCKESSON

Canada

Votre force en santé



Pharmacien au Centre hospitalier Saint-Joseph de La Malbaie (1980-2003)

Par Denis Fortier



Denis Fortier

Mon aventure au département de pharmacie du Centre hospitalier Saint-Joseph de La Malbaie a débuté le 2 juillet 1980. Nommé pharmacien-chef, j'ai dû composer au tout début avec la réorganisation du département¹.

Nous devons composer avec les fournitures médicales², fournir la médication pour le Centre d'accueil Bellerive (La Malbaie), le Centre d'accueil de Clermont et le Centre d'accueil de Saint-Siméon, soit un total de 141 lits. À cette époque, le Centre hospitalier Saint-Joseph de La Malbaie possédait 45 lits, dont 15 lits de longue durée et une salle d'accouchement. Deux chirurgiens étaient attachés à nos deux salles d'opération. Des spécialistes de Québec, dans divers domaines tels que la cardiologie par exemple, tenaient régulièrement des cliniques dans nos salles de consultations.

La disposition physique du département laissait à désirer et des étagères ont été commandées dès le début, afin de mieux disposer les fournitures médicales et surtout mieux placer les solutés. Ce sont les coordonnatrices qui s'occupaient du département de pharmacie les fins de semaine et me remplaçaient lors de mes journées de congé. Le premier mois fut mémorable ayant à travailler avec deux nouvelles techniciennes (commis),

une ayant démissionné la semaine auparavant et l'autre partant en vacances pour un mois ! J'arrivais tôt le matin afin de me familiariser avec les procédures et j'ai profité de cette période afin de mettre le département « à ma main ».

Un poste de 20 heures-commis était consacré à la préparation des médicaments pour les foyers soit 5 matins de 4 heures. L'après-midi était consacré à la préparation des médicaments pour les trois étages. Une entente est intervenue avec les médecins afin qu'ils signent les prescriptions des étages, des infirmières-chefs ayant la mauvaise habitude de toujours appeler les médecins pour les renouvellements des longues durées.

Petit à petit tout tombait en place... la commis étant revenue de son congé d'un mois, il y avait les « griefs » qui traînaient. J'ai même vécu un tribunal concernant ma syndiquée qui voulait être classée « assistante-technique ». J'étais d'accord, mais le syndicat exigeait une rétroactivité de deux années de salaire, ce qui a été refusé. Un « bumping » est survenu, mais m'a permis heureusement de récupérer une employée commis très compétente. J'ai dû organiser des « concours de qualification » pour les postes de commis, puisque d'après le syndicat n'importe qui pouvait appliquer pour ce poste.

En 1982 et 1987 j'ai eu la visite de M. Jacques MacDonald de l'Ordre des pharmaciens du Québec, mais plus rien après...ce qui m'aurait aidé...À sa défense, l'OPQ est la première profession à exiger de ses membres qu'ils suivent des cours de « formation continue » et cumulent à chaque année un certain nombre de crédits !

J'assistais régulièrement aux réunions des chefs pharmaciens à Québec et la mise sur pied des cours en assistance-technique à Charlesbourg a permis avec les années de procurer au pharmacien un support d'assistance de qualité. Mes trois assistantes techniques ont insisté afin

d'assister à ces cours à Québec après leur travail de jour. Je dois dire que lorsqu'elles quittaient pour ces cours, deux jours par semaine, surtout par tempête d'hiver, j'invoquais la Bonne Sainte-Anne afin que rien ne leur survienne... mais non et après deux années d'un tel manège nous avons célébré leurs diplômes bien mérités.

En 1985, l'avènement du Conseil des médecins, dentistes et pharmaciens m'a permis de mieux cerner les exigences du département de pharmacie et faire cheminer le dossier avec l'élaboration et l'approbation des « règlements du département de pharmacie »³.

Après six années, le magasin a pris en charge les « fournitures médicales ». Les médicaments négociés sont entrés en vigueur. Mes demandes de budget à chaque année étaient toujours dirigées vers l'embauche de pharmaciens... les assistantes techniques ont commencé à travailler les fins de semaines avec les coordonnatrices... puis des pharmaciens communautaires ont commencé à me remplacer lors de mes congés et après 14 ans seul, j'ai dû arrêter deux mois et demi, afin de récupérer.

La pharmacienne Sylvie Beauchamp en provenance de l'Hôpital Royal-Victoria m'a remplacée durant cette absence et finalement a été engagée à mon retour et elle est maintenant pharmacienne-chef depuis 2003, au moment de ma retraite.

En 1993, j'ai mis sur pied en collaboration avec les dirigeants du CH et du CLSC de Charlevoix-Est le regroupement des « soins palliatifs » pour Charlevoix-Est. Ce comité, encore en existence aujourd'hui, a permis d'assister des centaines de patients à travers une période cruciale de leur vie. Nous nous réunissions tous les mardis de chaque semaine et avions un médecin du CH et du CLSC, une infirmière du CH et du CLSC en plus de travailleurs sociaux, bénévoles et la pastorale en faisaient partie !

En 1998, j'ai fait partie du Regroupement des pharmaciens de l'A.P.E.S. ayant un intérêt pour les « soins palliatifs » qui est responsable de la publication du « Guide pratique des soins palliatifs », jugé une aide précieuse pour les personnes du monde médical impliqué dans les soins palliatifs ! De plus, mon implication a été reconnue par l'A.P.E.S. en 2002.

Dans les années 1990, avec le transfert des patients de l'extérieur en « chimiothérapie » vers notre centre hospitalier, notre équipe a développé avec le temps, une belle expertise dans la préparation et l'administration de ces produits toxiques. Nous avons commandé une hotte à flux laminaire vertical avec sortie sur le toit. De plus, une hotte pour les produits stériles a été commandée afin de préparer tous les produits « non chimio » pour nos patients ambulants.

En 1994, une entente avec les pharmaciens du Centre hospitalier de Baie-Saint-Paul a permis de mettre sur pied une « système de garde » conjoint pour les deux centres hospitaliers. Chacun des cinq pharmaciens assuraient « la garde » durant une semaine aux deux

centres à la fois et devait se déplacer les samedis, dimanches et jours fériés aux deux centres, afin d'effectuer la vérification des prescriptions de « fin de semaine ». Nous étions « sur appel 24 heures par jour » !

Ma motivation était très grande envers mon travail de pharmacien-chef au Centre hospitalier Saint-Joseph de La Malbaie et j'ai toujours gardé le cap vers « un service de qualité en ce qui concerne le service pharmaceutique ». J'ai toujours été bien accueilli dans le CMDP et même joué le rôle de trésorier durant près de quinze années. J'ai toujours obtenu l'attention et le concours du personnel infirmier, afin d'assurer une distribution de qualité et sécuritaire pour chacun des patients du Centre hospitalier. Le directeur général de l'établissement, durant toutes ces années M. Jacques Tremblay, m'a assuré un support indéniable et fait avancer les dossiers du déménagement de la pharmacie dans les années 1990, de la mise sur pied des postes en assistance technique et finalement de l'engagement de pharmaciens.

Depuis ma retraite, je suis demeuré très actif notamment en continuant de m'occuper des collectes Centraide pour

le Centre Hospitalier Saint-Joseph de La Malbaie. Je suis aussi un modéliste et un passionné d'histoire ferroviaire. Je suis très fier de ma carrière et j'en garde de bons souvenirs qu'il m'a fait plaisir de vous partager ici.

¹ Le pharmacien Robert Létourneau, pharmacien-chef de l'Hôpital de Baie Saint-Paul avait élaboré le système de carte pour notre centre hospitalier vers les années 1977, Donald Thibault qui a ouvert une pharmacie plus tard à La Malbaie lui a succédé et Jacques Gendron y a travaillé deux mois... par la suite j'ai pris la relève durant près de 24 années !

² Ayant travaillé 11 années au Dépôt médical de Valcartier, j'ai connu l'apprentissage des « fournitures médicales » en plus de commander les médicaments pour les différentes bases militaires du Québec. Durant la crise d'octobre 1970, et assisté de l'Adjudant-chef Phil Latulippe, le fameux marathonnier, nous sommes allés chercher à l'Aéroport de Québec une cargaison de « poudre à pied » pour les soldats qui montaient la garde à différents points stratégiques à ce moment ! Je possédais le grade de commandement en second, pour le dépôt, et vous assure que le personnel à l'aéroport répondait promptement à nos questions, puisque nous étions accompagnés de deux soldats armés !

³ Également en 1985, j'ai participé à l'organisation du congrès de la pharmacie québécoise intitulé « Charlevoix 85 », tenu au Manoir Richelieu, Pointe-au-Pic les 7-8-9-10 juin 1985 :



Pharmacie d'Albert Angers à La Malbaie. Coll. SHC

Médecins et pharmaciens

Autrefois les médecins vendaient des médicaments en plus de les prescrire. Certains avaient même des pharmacies attenantes à leur bureau. Cette pratique a cessé à partir du début de la décennie 1970.



Charlevoix est parsemée de belles et de grandes histoires qui ont façonné son évolution et son développement.

Il y a maintenant 400 ans que Samuel de Champlain est passé dans la baie de La Malbaie et c'est avec beaucoup de plaisir que je découvre les histoires racontées par la Société d'histoire de Charlevoix.

J'invite toute la population à parcourir ces parutions historiques et à se rappeler que lorsque nous savons d'où nous venons, nous savons où nous allons!



Bonne lecture!

*PAULINE MAROIS
Députée de Charlevoix*

Nous tenons à remercier nos généreux donateurs :

Power Corporation



Collège des médecins



Johanne Bergeron - Jean-Pierre Bouchard - Rémi Bouchard - Antoine Desgagnés



Petites Franciscaines de Marie



André Bouchard - Jacques Drouin - Robert Gagnon - Jasmine Gilbert



Michel Leclerc



François Blanchette - Jacques Gagnon - Hermann Gilbert - Jean Miller

Laurent Ouellet - Jean-Denis Paquet - Chantal Simard



Nathalie Cayer - Marie-Ève Côté - Daniel Deslauriers

Rachel Marotte - René Roberge - Bernadette Roy



Message du ministre de la Santé et des Services sociaux

Figure centrale des petites communautés, le médecin de famille a historiquement exercé un rôle majeur dans le développement de plusieurs d'entre elles. D'hier à aujourd'hui, la présence d'un médecin a toujours été un atout pour un territoire, et il en est ainsi pour la belle région de Charlevoix.

Les médecins qui s'y sont installés au fil du temps ont permis aux populations des nombreux villages de maintenir une bonne santé et d'avoir accès à des soins médicaux de qualité lorsque nécessaire. Aujourd'hui soutenus par les nouvelles technologies, les médecins de famille établis dans la région sont à même d'offrir à leurs patients une expertise alliant les savoirs les plus récents à l'accueil attentionné qui fait la marque du médecin de famille.

En signant le portrait de la présence médicale dans la région de Charlevoix, la *Revue d'histoire de Charlevoix* met en relief un pan incontournable de l'histoire charlevoisienne. Je joins ma voix à l'équipe de la revue pour rendre hommage à tous les médecins de Charlevoix qui, chacun à leur manière, ont contribué à façonner cette région que nous aimons tant.

Yves Bolduc

Québec 



« La visite du médecin » d'Yvonne Bolduc

Hommage aux
courageux médecins
d'hier et d'aujourd'hui